

Outils à privilégier pour réduire les obstacles liés au contexte interculturel et faciliter la réussite d'un projet de conservation : cas de la communauté ethnolinguistique Popti' du Guatemala.

Par

Marie-Pier Brault

Essai présenté au Département de biologie en vue de l'obtention du grade de maîtrise en écologie internationale (maîtrise en biologie incluant un cheminement de type cours en écologie internationale)

FACULTÉ DES SCIENCES
UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

Sherbrooke, Québec, Canada, septembre 2008

Sommaire

La biodiversité, c'est ce qui permet aux humains de survivre, de manger et de subvenir à leurs besoins; sans la biodiversité le développement des sociétés humaines est impossible. C'est pourquoi il y a un grand intérêt envers les projets de conservation.

Dans de nombreux projets de conservation dans les pays du Sud, l'aide de biologistes étrangers est sollicitée. Cependant pour qu'une alliance entre une communauté du Sud et un biologiste étranger fonctionne plusieurs obstacles liés au contexte interculturel doivent être surmontés. Pour que le projet soit réalisable, le biologiste étranger doit créer une relation de confiance entre les différents intervenants du projet. Le biologiste étranger doit donc être efficace dans un contexte interculturel, et être un bon vulgarisateur.

Pour améliorer son efficacité interculturelle, le biologiste étranger doit maîtriser les langues locales de la communauté et il doit instaurer un véritable partenariat par l'intermédiaire d'un mécanisme de gestion participative. L'instauration de cette gestion participative n'est cependant pas possible sans une bonne vulgarisation scientifique, ce qui nécessite une grande culture générale sur les croyances et les modes de vie de la communauté avec qui il travaille.

Remerciements

Je désire prendre quelques lignes pour remercier toutes les personnes qui m'ont soutenue dans la réalisation de cet essai. Premièrement, un énorme merci à Colette Anseau, pour ses judicieux conseils tout au long de ma réflexion et aussi pour m'avoir donné la chance de travailler sur un sujet qui sort un peu du cadre du travail de biologiste. Deuxièmement à Jacques Proulx pour avoir pris le temps de m'aider dans la définition des objectifs que je désirais atteindre dans ce travail.

Je désire aussi remercier Audrey, Sylvie, Marie-Michelle, Anne-Sophie, Sarah-Émilie et toutes les autres personnes avec qui j'ai eu des discussions sur mon sujet et qui m'ont aidée dans ma réflexion.

Finalement, un merci tout particulier à ma famille et mes amis qui ont su me soutenir tout au long de la réalisation de cet essai. Sans vous ceci n'aurait jamais été possible.

Table des matières

SOMMAIRE.....	i
REMERCIEMENTS	ii
TABLE DES MATIÈRES	iii
GLOSSAIRE.....	vii
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 1 - LA BIOLOGIE DE LA CONSERVATION.....	3
CHAPITRE 2 - LA GESTION PARTICIPATIVE.....	9
CHAPITRE 3 - LA VULGARISATION SCIENTIFIQUE.....	14
3.1 Les difficultés en vulgarisation scientifique	15
3.2 Les outils du vulgarisateur scientifique	17
3.2.1 La langue.....	17
3.2.2 La culture générale.....	18
3.2.3 L'exemple	19
3.2.4 Les supports matériels ou visuels	19
3.2.5 La structure du discours	20
3.2.6 Les titres.....	21
3.2.7 L'humour	21
3.2.8 L'amorce	21

CHAPITRE 4 - L'EFFICACITÉ INTERCULTURELLE.....	23
4.1 La communication interculturelle.....	23
4.2 Le profil du spécialiste expatrié efficace sur le plan interculturel.....	29
 CHAPITRE 5 - LA MULTIETHNICITÉ AU GUATEMALA.....	 32
5.1 Les peuples indigènes mayas.....	32
5.1.1 Les valeurs de la culture indigène maya.....	33
5.1.2 La spiritualité maya.....	33
5.2 La communauté ethnolinguistique Popti'.....	35
5.2.1 Le territoire.....	36
5.2.2 La spiritualité.....	36
5.2.3 La langue.....	38
5.2.4 L'habillement.....	38
5.2.5 Les savoirs traditionnels.....	39
 CHAPITRE 6 - L'EXEMPLE DU PROJET DE CONSERVATION DES FLEURS DE <i>CANDELARIA</i> ET DE <i>COLA LEON</i> DANS LE MUNICIPIO DE JACALTENANGO.....	 40
6.1 La mise en place d'une gestion participative dans le projet des fleurs de <i>Candelaria</i> et de <i>Cola leon</i> dans le municipio de Jacaltenango.....	43
6.2 La place de la vulgarisation scientifique dans un projet de conservation à Jacaltenango.....	45
6.3 Les outils de la vulgarisation scientifique à privilégier pour la réussite d'un projet de conservation avec la communauté Popti' de Jacaltenango.....	46
 CONCLUSION.....	 50
 LISTE DES RÉFÉRENCES.....	 52

ANNEXE 1 - COMPÉTENCES AMÉLIORANT L'EFFICACITÉ

INTERCULTURELLE.....61

Liste des figures

1.1	La nature interdisciplinaire de la biologie de la conservation.....	4
2.1	Les phases du partenariat véritable.....	12
5.1	Territoire de la communauté ethnolinguistique Popti' dans le département de Huehuetenango.....	37

Glossaire

Aldea	Petit village ou hameau
Municipio	Municipalité au Guatemala. Elle est formée de plusieurs villages et d'un chef-lieu municipal, qui est la ville la plus importante du municipio « traduction libre ».
Río	Rivière ou fleuve

Les termes « spécialiste étranger » ou « spécialiste expatrié » sont utilisés tout au long du texte sans discrimination pour le sexe, de façon à alléger la rédaction.

Introduction

La région des Cuchumatanes au Guatemala est, depuis longtemps déjà, une région d'intérêt pour des chercheurs de plusieurs domaines. On s'y est intéressé entre autres pour sa géologie (Anderson *et al.*, 1973), pour la culture du café (Damiani, 2002) et pour sa variété floristique (Islebe, 1993). Cependant, le projet qui s'est déroulé dans le municipio de Jacaltenango, en 2007, visait plutôt la conservation de deux fleurs : la fleur de *Candelaria* et la fleur de *Cola leon*. Le projet de conservation, qui avait été proposé par le groupe Ecologista Verde Azul, un groupe d'écologistes de la région de Jacaltenango, avait pour objectif d'assurer la pérennité de ces deux fleurs qui sont utilisées par différentes confréries religieuses lors de la cérémonie de la fête patronale. C'est à la suite de ce projet que j'ai commencé à réaliser la variété d'obstacles présents lors de la réalisation d'un projet de conservation dans un contexte interculturel. La biologiste nord-américaine que je suis avait à maîtriser plusieurs outils dans des domaines très variés pour arriver à se faire comprendre et à se faire accepter par les membres de la communauté.

Bien que le domaine de travail reste le même, la simple application de méthodes nordiques dans un pays du Sud est dans bien des cas impossible (Bolay, 2004). Le contexte interculturel apporte des difficultés de communication ainsi que des différences entre les méthodes de travail (Porter et Samovar, 1997). L'interculturalité apporte aussi des différences de visions quant au résultat désiré. La gestion d'un projet de conservation peut s'effectuer de plusieurs façons. Cet essai vise donc à présenter des outils, notamment de vulgarisation scientifique, qui permettraient de faciliter l'application d'une gestion participative dans un projet de conservation avec la communauté Popti' du Guatemala.

Bien sûr, ce but ne peut être atteint sans la compréhension des principes et outils de la vulgarisation scientifique. Cependant, avant d'en faire une vulgarisation, les objectifs de la biologie de la conservation, les principes de la gestion participative et de la communication interculturelle doivent aussi être maîtrisés. Pour mettre en évidence les diverses difficultés de la réalisation d'un tel projet, j'ai utilisé l'exemple du projet de conservation des fleurs de *Candelaria* et de *Cola leon* dans le municipio de Jacaltenango au Guatemala. La réflexion est axée sur un biologiste nord-américain à cause de mon expérience personnelle ce qui ne veut pas dire que ceci ne pourrait pas s'appliquer à un biologiste guatémaltèque non indigène qui travaillerait avec une population autochtone.

Chapitre 1

La biologie de la conservation

Depuis nombre d'années déjà, l'impact de l'homme sur le milieu naturel se fait de plus en plus sentir. La croissance importante de la population humaine a bien évidemment un rôle important à jouer dans l'augmentation des impacts. Cependant, le problème ne provient pas seulement de l'augmentation de l'exploitation, mais bien de la façon dont les ressources sont exploitées. Depuis les 30 dernières années, la consommation par personne a subi une hausse de 3 % par année (Meffe *et al.*, 2006a). La superficie de terre servant à l'agriculture représente maintenant 24 % de la surface continentale (McNeely, 2006). Selon cet auteur (2006), le taux de diminution de la biodiversité est deux à trois fois plus rapide que la normale à travers les temps géologiques. Dans le passé, aucune génération n'a eu à faire face à une menace aussi importante sur un grand nombre d'espèces et provenant de ses propres actions (Meffe *et al.*, 2006a). Selon ces auteurs (2006a), c'est à la suite de cette prise de conscience que le domaine de la biologie de la conservation a pris naissance. La biologie de la conservation est un domaine de synthèse multidisciplinaire (Figure 1.1). Des principes provenant de l'écologie, de la biogéographie, de la philosophie y sont entre autres utilisés. L'espérance placée dans ce domaine est qu'il soit possible de passer d'une science qui analyse les crises une fois qu'elles sont arrivées à une science qui les prévoit et permet de prévenir les problèmes (Meffe *et al.*, 2006a).

Selon Houtan (2006), la biologie de la conservation a souvent été considérée comme n'étant pas une véritable science, car elle assume que la conservation de la biodiversité est une bonne chose et que sa dégradation, elle, ne l'est pas. La conservation est un domaine scientifique qui laisse place aux valeurs, ce qui, selon Meffe *et al.* (2006a), peut sembler aller à l'encontre des fondements scientifiques traditionnels, car selon eux, la science doit être normalement

exempte de toutes valeurs, ou désirs. Dans le cas de la biologie de la conservation, le but est clairement défini : la conservation des écosystèmes et des processus biologiques qui sont normalement présents dans la nature. Cet objectif de conservation est basé sur l'attribution, par les chercheurs, de valeurs aux écosystèmes et à la biodiversité. Ceci peut sembler contredire la démarche scientifique, mais Meffe *et al.* (2006a) ainsi que Désautels et Larochelle (1989) croient que, même dans les autres domaines de recherche et à cause de la façon dont la science est développée par l'homme, elle ne peut pas être parfaitement exempte de valeurs. L'idée que la science est un savoir pur et neutre est un

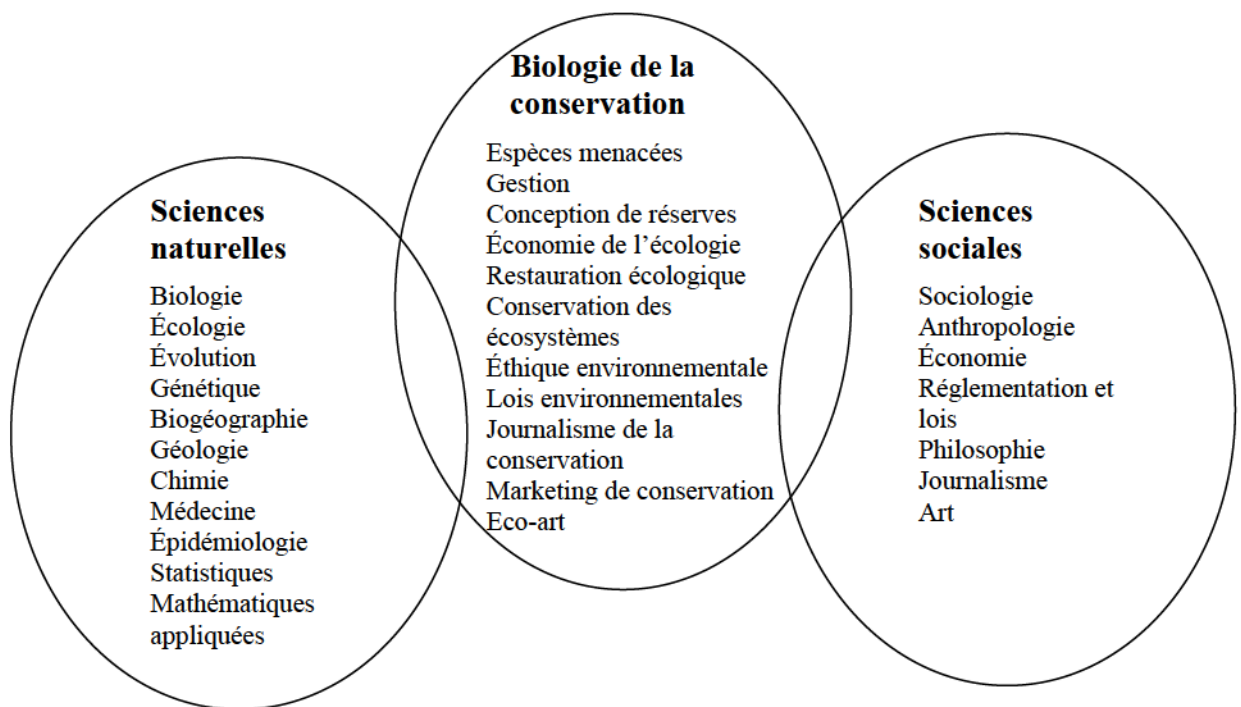


Figure 1.1 La nature interdisciplinaire de la biologie de la conservation

Traduction libre

Source: Meffe *et al.* (2006a), p.20

leurre, car il est impossible d'éliminer toutes les idées préconçues et toutes les idéologies. Selon Chan (2008), les biologistes de la conservation mettent au premier plan ces valeurs de façon à s'assurer que celles-ci ne viennent pas compromettre la démarche scientifique. La méthodologie, la prise de données, ainsi que leur analyse, se doivent d'être objectives car, selon Noss (2007), c'est à partir de données scientifiques fiables et honnêtes qu'il sera possible de développer de bonnes stratégies de conservation.

Selon Callicott (2006), la valeur accordée à la biodiversité peut provenir de deux points de vue différents, mais menant au même objectif final : sa conservation. Il définit le premier comme une vision plutôt anthropocentrique de la conservation, qui accorde à la biodiversité une valeur utilitaire pour l'homme. Cette vision accorde la valeur en fonction de quatre grandes catégories : les biens, les services, les informations et l'aspect psychospirituel. Lorsqu'on parle de biens, on vise tout ce qui, dans les écosystèmes, est utilisé pour combler des besoins fondamentaux, comme se nourrir ou s'abriter. On utilise des matériaux naturels pour combler ces besoins. Les services se réfèrent plutôt à des avantages provenant de processus biologiques, comme la photosynthèse qui libère de l'oxygène ou encore la pollinisation qui permet la prolifération d'espèces utiles à l'homme. De plus, la biodiversité a une valeur sur le plan des informations qu'elle contient et qui peuvent être utilisées dans le domaine de la médecine, par exemple. Finalement, la valeur de la biodiversité est aussi perceptible dans l'utilisation faite de la nature, notamment à cause de sa grande beauté, par diverses religions, ainsi que pour les activités de loisir pour l'être humain. Callicott (2006) définit la deuxième vision de la valeur de la biodiversité comme étant plutôt biocentrique, qui lui accorde une valeur par le simple fait d'exister. La valeur intrinsèque de la biodiversité et sa valeur utilitaire ne sont pas deux visions complètement distinctes qui ne peuvent pas se chevaucher. Dans bien des cas, on peut accorder à la biodiversité une valeur à la fois intrinsèque et utilitaire pour l'homme.

Selon Meffe *et al.* (2006a), ce qui est à l'origine de certaines critiques adressées aux biologistes de la conservation par le public et par les autres scientifiques, c'est que la biologie de la conservation répond à une crise qui nécessite bien souvent des actions immédiates. Mais comme les réponses doivent être produites rapidement et que les informations sont toujours incomplètes, il est impossible pour le spécialiste, dans la majorité des situations, de donner une réponse précise et exacte. Les spécialistes de la conservation devraient donc, selon Meffe *et al.* (2006a), se baser sur le principe de précaution. Ce principe stipule que lorsque nos actions peuvent avoir un impact sur l'environnement, nous devons les suspendre, même si ces impacts négatifs ne constituent pas une certitude scientifique (Meffe *et al.*, 2006a). Curtin (2007) ainsi que Meffe *et al.* (2006a) affirment qu'en biologie de la conservation, il faut toujours garder en mémoire qu'il est beaucoup plus facile de prévenir un dommage que de tenter de le réparer par la suite. Une approche préventive pourra mener à une meilleure utilisation des ressources et à une conservation plus judicieuse des écosystèmes.

Robinson (2006) affirme que pour arriver à une véritable conservation de la biodiversité, le biologiste de la conservation doit tenter d'atteindre des conclusions scientifiques dans des situations où les informations sont encore insuffisantes. Selon lui, ceci peut se faire en orientant les programmes de recherche de façon à ce que la recherche apporte les informations nécessaires à l'atteinte des buts de la conservation. Selon ce même auteur, les programmes de recherche devraient dépasser le simple aspect biologique de la conservation et y intégrer des préoccupations provenant des sciences sociales; ils devraient aussi viser la conservation de la biodiversité des milieux dominés par les humains et non seulement de ceux ayant peu de pressions anthropiques. Finalement, toujours selon Robinson (2006), les programmes de recherche devraient tenir compte des impacts de la conservation de la biodiversité sur la qualité de vie des humains.

L'objectif de conservation de la biodiversité est en réalité un objectif très large, qui nécessite par la suite la définition d'objectifs plus précis lors de la mise en œuvre d'un projet. Selon

Primack (2006), la diversité biologique peut être considérée selon trois niveaux différents : la diversité des espèces, la variabilité génétique, autant entre les espèces qu'entre les individus d'une même espèce, et la diversité des écosystèmes. Cependant, dans bien des projets, la conservation d'un des niveaux de la biodiversité peut servir divers intérêts. Selon Redford *et al.* (2003), le but à atteindre peut être de conserver la plus grande biodiversité possible. Cependant, il est aussi possible de conserver une espèce à cause de son endémisme, sa rareté ou encore à cause d'une importance particulière qu'on lui accorde. La protection d'un écosystème, pour les services qu'il rapporte ou encore pour sa valeur intrinsèque, peut aussi être l'objectif que l'on désire atteindre. La conservation peut aussi viser à préserver un paysage incluant plusieurs écosystèmes. Redford *et al.* (2003) affirment aussi que l'objectif peut être la conservation d'un comportement humain qui est lié à une espèce. Comme il y a une grande variété de cibles possibles pour la conservation, Redford *et al.* (2003) affirment qu'il y a aussi une variété d'approches possibles pour atteindre les objectifs. De plus, selon ces auteurs, une approche n'est pas exclusive à un objectif et les différentes approches ne sont pas nécessairement incompatibles entre elles et peuvent être utilisées conjointement dans certains cas.

Selon Wood et Gross (2008), la conservation devrait avoir comme objectif la réduction des conséquences nuisibles de la destruction de la biodiversité par l'homme. Selon eux, chaque génération a une responsabilité face aux générations suivantes ; il est donc important de conserver ce qui permettra aux générations futures de subvenir à leurs besoins. Meffe *et al.* (2006a) affirment que la conservation devrait accorder une importance à l'ensemble de la diversité naturelle et donc accorder de l'importance non seulement aux quelques espèces qui nous apparaissent intéressantes, mais aussi à celles que nous ne connaissons pas ou peu. Selon eux, le but est d'arriver à une compréhension des écosystèmes permettant d'en maintenir la diversité malgré la destruction causée par les populations humaines. Ils affirment que la conservation devrait viser le maintien de la diversité des gènes, des populations, des espèces,

des habitats, des écosystèmes et des paysages en y incluant tous les processus qui sont présents normalement à l'état naturel.

C'est pourquoi, selon Meffe *et al.* (2006b), l'approche écosystémique est la plus adéquate lors d'un projet de conservation. L'approche écosystémique vise le maintien à long terme des processus biologiques de l'écosystème, ce qui ne signifie pas l'empêcher de changer. Selon ces auteurs, l'approche écosystémique tente d'inclure non seulement les populations ou les espèces, mais inclut autant le milieu biotique qu'abiotique du système. Dans le cas où plusieurs écosystèmes différents sont présents dans une région visée, on inclut l'ensemble de ceux-ci lorsque les milieux sont liés entre eux ou subissent la même pression. Meffe *et al.* (2006) affirment que la gestion d'une partie seulement des milieux d'un territoire donné ne pourra pas mener à des résultats concluants, car des milieux inter-reliés ont un impact les uns sur les autres. Les écosystèmes doivent être vus comme des systèmes complexes et dynamiques qui sont en continuel changement et leur gestion doit se faire selon une approche qui évolue avec le temps. Meffe *et al.* (2006b) croient que la bonne compréhension de la dynamique des écosystèmes et de leur résilience est primordiale, car le manque d'information sur ces aspects apporte son lot d'incertitudes. Ils définissent la résilience des écosystèmes comme la variation de perturbations que ceux-ci peuvent subir sans que leur structure en soit altérée, c'est-à-dire que l'écosystème ne soit plus le même. Les écosystèmes sont résilients à certaines pressions qui sont normalement présentes dans le milieu et ne le sont pas à d'autres. Les écosystèmes peuvent non seulement résister à ces pressions, mais peuvent aussi être modifiés en l'absence de celles-ci. Dans bien des cas, les pressions naturelles subies par l'écosystème permettent le maintien de plusieurs processus écologiques essentiels.

Chapitre 2

La gestion participative

Selon Raïche (2005), la gestion participative vise l'intégration de l'ensemble des acteurs de la société civile dans le processus de décision par l'intermédiaire d'une participation active. Elle a comme principe fondateur qu'il est plus facile d'atteindre les objectifs visés par un projet lorsque les gens touchés ont la volonté d'agir que lorsqu'on leur impose des normes. Le gouvernement du Québec (2002) définit la gestion participative comme un mécanisme de gestion faisant référence à des processus comme la concertation et la négociation afin d'arriver à un consensus dans les cas où les intérêts des parties sont plutôt divergents. Selon Sasseville et Maranda (2000), pour qu'un tel mécanisme soit efficace, il se doit d'être transparent et d'inclure l'ensemble des acteurs dans la prise de décision. De plus, selon ces auteurs, la gestion participative vise une ouverture des frontières entre les différents milieux où évoluent les acteurs impliqués. L'implication du public dans la prise de décision peut se faire de deux façons : le public peut participer par les consultations ou par ses représentants.

De nombreux auteurs favorisent la gestion participative en biologie de la conservation. Selon Schwartz (2006), Brown (2002), Keough et Blahna (2006), Ramstad *et al.* (2007) et Meffe *et al.* (2006b), une approche qui vise l'implication des différents acteurs dans la prise de décision doit être valorisée dans les projets de conservation. De plus, ces auteurs prônent une prise de décision du bas vers le haut plutôt que du haut vers le bas, c'est-à-dire qu'ils favorisent les consultations plutôt que la gestion par des représentants. De cette façon, ce sont les gens directement liés au projet qui sont à la source des décisions et non pas les dirigeants qui imposent leurs décisions aux personnes concernées. Selon Brown (2002), l'approche du haut vers le bas est beaucoup moins efficace en conservation, car les intérêts des principaux acteurs

touchés ne sont que rarement pris en compte. Les intérêts des personnes les plus touchées par les décisions, comme les populations locales, devraient se voir accorder une plus grande importance que ceux de personnes moins affectées. Keough et Blahna (2006) affirment que la prise de décision impliquant le plus d'acteurs possible mènera à des décisions plus justes et plus facilement réalisables. Ces auteurs affirment aussi que l'appui de la population locale dans la démarche sera favorisé par la sensation qu'elle aura d'être impliquée et d'avoir du pouvoir réel sur l'avenir de la situation.

La gestion participative, selon Perron (1997), peut être caractérisée par trois actions principales : informer les différents acteurs concernés par le projet, les consulter pour pouvoir tenir compte de leurs idées et mobiliser les acteurs pour qu'ils soient partie prenante des décisions. Selon Kealy et Protheroe (1995) de même que Bolay (2004), la gestion participative est aussi le moyen de gestion à privilégier dans le cadre d'un projet de conservation dans un contexte interculturel, car la gestion participative favorise l'établissement d'un partenariat véritable. Ils affirment en effet que les principaux obstacles liés à l'organisation et à la gestion d'un projet dans un contexte Nord Sud, proviennent du fait que l'aide est souvent perçue comme une aide unilatérale provenant du Nord vers le Sud, les projets ne relevant pas d'une véritable collaboration basée sur le principe du partenariat. Il faut donc établir ce véritable partenariat où toutes les parties sont impliquées dans toutes les étapes du projet. Il faut donc aussi favoriser une approche interdisciplinaire qui est essentielle à une véritable compréhension des problématiques. Bolay (2004) ajoute que l'on doit développer un processus de création conjoint entre les gens du Sud et ceux du Nord et non pas imposer l'application de mesures comme elles sont appliquées dans les pays du Nord. Selon Kealey et Protheroe (1995) et Bolay (2004), c'est pour éviter ce transfert unilatéral des connaissances que l'implication des partenaires par une gestion participative est à privilégier.

Kealy et Protheroe (1995) insistent sur l'importance de l'implication des membres de la communauté locale lors de la planification pour s'assurer que le projet pourra avoir une suite

lors du départ des partenaires étrangers. Ils insistent aussi sur l'importance du partage des connaissances de façon à former des personnes qui aient les compétences nécessaires pour assurer la continuité du projet après le départ des partenaires étrangers. Brunel (1997) et Gabas (2002) ajoutent que dans un contexte de collaboration véritable, les actions devraient être réalisées en commun par les différents membres, c'est-à-dire que l'objectif doit être le même pour tous et avoir été déterminé ensemble. L'atteinte de cet objectif devrait dépendre de la combinaison des ressources des deux parties. Une véritable collaboration ne devrait en aucun cas se limiter à de l'aide du Nord vers le Sud.

Le véritable partenariat est décrit par Kealy et Protheroe (1995) comme étant une ambiance de travail favorisant l'atteinte des buts, l'implication des deux parties lors de la réalisation des tâches et un partage de connaissances qui permet la viabilité à long terme des projets. Ceci inclut l'élaboration de buts de manière conjointe. Dans un partenariat, chacun est considéré comme étant également important pour la réussite du projet, car chacun a des connaissances spécialisées importantes pour l'autre. Le partenaire étranger a des connaissances techniques essentielles pour les membres de la communauté locale, mais les membres de la communauté locale ont des connaissances sur le contexte politique et économique par exemple ou encore, selon Ramstad *et al.* (2007), sur des espèces qu'ils utilisent. Ces savoirs peuvent servir à résoudre des problématiques de conservation, ce qui peut s'avérer un atout pour les biologistes de la conservation étrangers. Selon Kealy et Protheroe (1995), dans un partenariat, les membres doivent faire preuve de modestie professionnelle, c'est-à-dire qu'ils ne doivent pas se considérer omniscients, mais doivent être prêts à acquérir de nouvelles connaissances et à rester ouverts aux idées des autres dans le but de réaliser un apprentissage mutuel dans une relation de confiance. Kealy et Protheroe (1995) divisent le partenariat en trois grandes phases lors du déroulement du projet. La première est celle du leadership de l'expatrié. Lors de cette phase, ce dernier a la responsabilité d'établir la relation de confiance entre les différents acteurs du projet. La deuxième phase, celle du partenariat entre les collaborateurs, sert à définir clairement les rôles et responsabilités de chacun. Finalement, dans la phase de

leadership des membres de la communauté locale (appelé dans la figure 2.1 le collègue national) le contrôle du projet est progressivement transféré aux membres de la communauté locale pour permettre la viabilité du projet après le départ du spécialiste étranger (Figure 2.1).

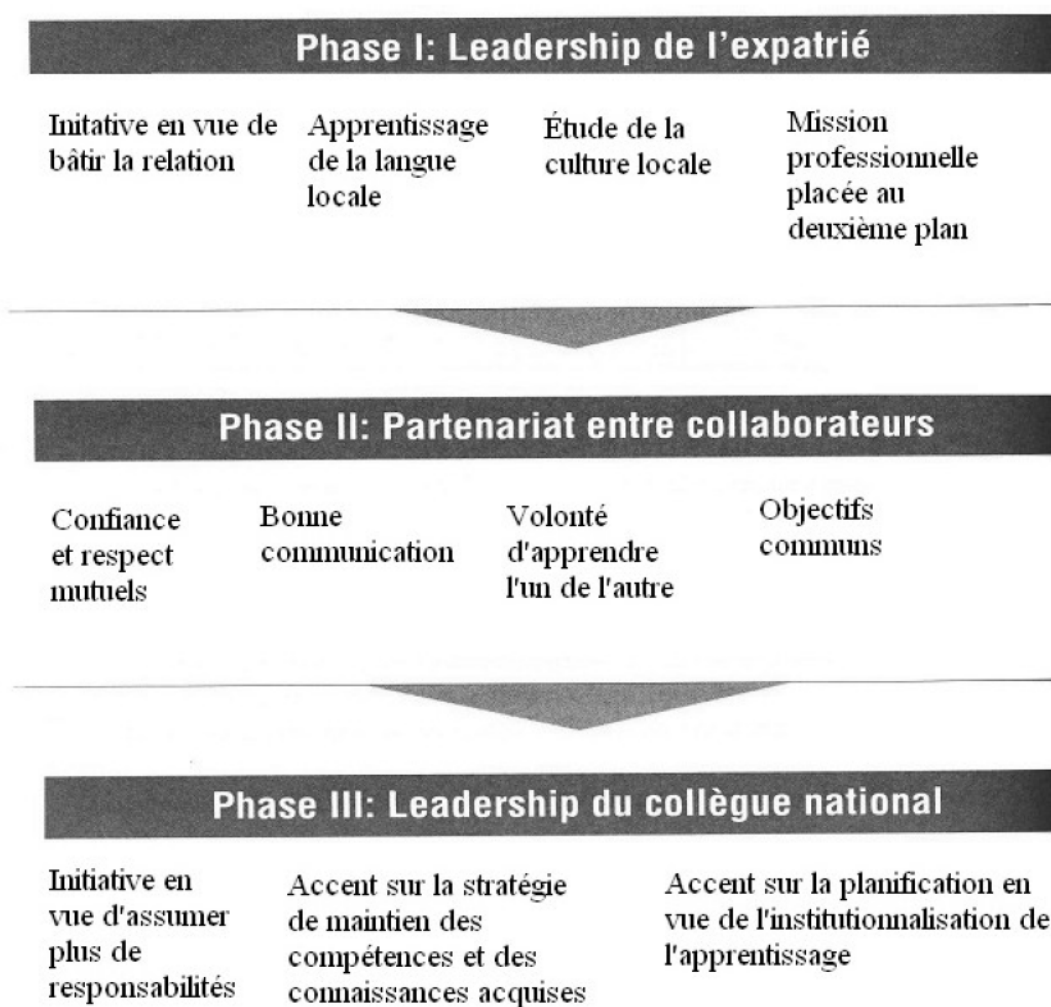


Figure 2.1 Les phases du partenariat véritable

Adapté de : Keally, D.J. et Protheroe, D.R. (1995), p.104

Toutefois, la gestion participative peut susciter certaines craintes pour le spécialiste étranger. Selon Philippe et Rajaud (1980), dans la gestion d'un projet, la tendance est normalement de

faire confiance au spécialiste pour la prise de décision dans sa spécialité. C'est la non-spécialisation des personnes qui prendront les décisions qui, selon Philippe et Rajaud (1980) est une des sources de craintes face à la gestion participative. C'est pourquoi la vulgarisation scientifique occupe une place très importante dans l'application de la gestion participative ; sans la compréhension du sujet par les membres de la communauté, il est impossible pour ces derniers de prendre des décisions éclairées.

Chapitre 3

La vulgarisation scientifique

Selon Paquin (1992), la vulgarisation scientifique vise à expliquer de façon simple et brève, à des personnes qui ne sont pas des spécialistes, l'essentiel d'un sujet en mettant en évidence les découvertes s'y rapportant et leurs retombées, tout en négligeant certains aspects techniques. Saint-Germain (2004) ajoute que la vulgarisation scientifique doit permettre au public de comprendre le sujet, ce qui entraîne son lot de contraintes, mais en aucun cas elle ne peut se permettre de ne pas rapporter fidèlement les connaissances scientifiques. Paquin (1992) explique aussi que, dans la majorité des cas, les scientifiques qui veulent présenter leurs recherches le font à des pairs qui connaissent le domaine d'études et qui s'intéressent non seulement aux résultats, mais aussi à la méthodologie. Cependant, lorsqu'ils veulent communiquer ce savoir à un public plus large par la suite, ils doivent susciter l'intérêt du public par les résultats obtenus et par leurs retombées. Selon Malavoy (1999), la vulgarisation ne se limite pas non plus à la simple explication d'un phénomène scientifique ; elle vise à soulever l'intérêt du public pour celui-ci. De plus, selon Demers (1994), elle ne vise surtout pas à présenter la science comme un domaine inaccessible sur lequel on ouvre une petite fenêtre, mais bien à la rendre accessible à tous. En plus du sujet particulier traité par le vulgarisateur, la présentation de la démarche scientifique est aussi souhaitable, selon Demers (1994). Finalement, selon Malavoy (1999), la vulgarisation scientifique vise à susciter l'esprit critique du public face aux différentes retombées possibles de ce savoir et à amener les gens du grand public à se poser des questions en tant que citoyens d'une société.

Selon Malavoy (1999), comme différents types de public peuvent être visés par la vulgarisation scientifique, il existe aussi plusieurs types de vulgarisation scientifique. Il est donc primordial, avant toute chose, de bien identifier le public visé. Malavoy (1999) divise la

vulgarisation scientifique en trois grands niveaux en fonction du type de public. Premièrement, la haute vulgarisation qui s'adresse à un public avec un niveau d'instruction avancé, mais qui n'est pas spécialiste dans le sujet ou la discipline visée. Ce type de vulgarisation se rencontre souvent dans les milieux universitaires, par exemple. Ensuite, il y a la vulgarisation grand public, qui s'adresse à un public qui n'a aucune ou très peu de connaissances sur le thème abordé. Dans ce type de vulgarisation, le public atteint sera beaucoup plus large que dans le premier cas et l'information sera bien souvent moins dense, car il est impossible de supposer que le grand public ait une connaissance de base de certains concepts. Finalement, il y a la vulgarisation scientifique adressée aux enfants, où on retrouve un discours totalement différent, plus simple, qui vise seulement à éveiller, chez eux, l'intérêt face aux sciences.

Selon moi, cette classification en trois catégories est un peu trop nette pour les situations avec des communautés de culture différente. Dans certaines situations, plusieurs personnes auront des connaissances sur le sujet, mais dans un autre cadre de référence que celui scientifique. On ne peut donc pas dire qu'ils n'ont aucune connaissance sur le sujet. Dans certains contextes il y a donc des groupes qui pourraient se retrouver entre deux catégories de public telles que décrites par Malavoy.

3.1 Les difficultés en vulgarisation scientifique

Demers (1994) définit l'objectif ultime de la vulgarisation comme étant l'acquisition des connaissances par le public ainsi que la compréhension des aspects fondamentaux de certains phénomènes scientifiques. Cependant, comme l'exprime Paquin (1992), cet objectif soulève plusieurs défis pour le vulgarisateur ; il ne doit jamais oublier que l'intérêt du public n'est jamais garanti et donc que c'est l'acquisition de son intérêt qui représente son principal défi. Laszlo (1993) ajoute que le public visé ne doit pas se sentir perdu dans les informations qui lui sont données et que le vulgarisateur doit donc trouver des moyens pour attirer son attention et garder son intérêt pour un sujet qui risque de lui paraître complexe.

Plusieurs difficultés se présentent au vulgarisateur tout au long de sa démarche. Thouin (2006) définit trois sources de difficultés : les difficultés provenant de la nature des sciences, d'autres provenant du scientifique lui-même et finalement, certaines provenant du public à qui le discours est adressé. Selon Thouin (2006), la science apporte son lot de difficultés, car les sujets de recherche sont de plus en plus spécialisés et de moins en moins concrets pour les personnes non-initiées aux sciences. La sur-spécialisation ou encore le vocabulaire utilisé, qui peut être totalement incompréhensible par le commun des mortels, sont des éléments qui renforcent ce sentiment d'éloignement par rapport aux sciences. Thouin (2006) affirme aussi que la grande difficulté, pour le vulgarisateur, est de traduire le langage technique en un langage courant, sans toutefois modifier ou déformer le discours.

Thouin (2006) affirme aussi que le scientifique lui-même peut-être la source de nombreuses difficultés lors de la vulgarisation de son sujet, s'il manque d'intérêt pour la vulgarisation. L'auteur explique ce désintérêt par la complexité de la vulgarisation scientifique; il est difficile, pour le chercheur, d'expliquer en mots courants un concept pour lequel il utilise normalement un mot technique qui lui paraît plus parlant et précis. Thouin (2006) affirme aussi que les chercheurs sont de plus en plus spécialisés dans leur domaine, à un point tel que, parfois, remettre en contexte l'importance des recherches peut s'avérer un exercice trop complexe.

Finalement, selon Thouin (2006), le public aussi, avec ses différentes appréhensions face à la science, à cause de son apparente complexité, apporte son lot de difficultés pour le vulgarisateur. L'auteur estime que le fait que les sciences évoluent à un rythme fulgurant actuellement, favorise l'élargissement du fossé entre les citoyens et les scientifiques. Cet auteur associe l'intérêt du public pour les sciences à leurs résultats et à leurs impacts dans la vie de tous les jours et il considère qu'il est difficile de garder l'intérêt du public pour le domaine scientifique, car le processus de recherche peut parfois s'avérer long et n'apporte pas

toujours des résultats complets. Selon Sharafuddin (1986), dans les pays du Sud, le défi pour le public est encore plus grand à cause du manque d'instruction, mais surtout à cause de la place des croyances traditionnelles qui n'accordent que peu de place aux sciences.

3.2 Les outils du vulgarisateur scientifique

Comme on l'a vu plus haut, le défi le plus important du vulgarisateur consiste à intéresser le public à son sujet. Selon plusieurs auteurs, une bonne façon d'y arriver est de choisir un sujet qui ait des retombées pour les personnes à qui le message s'adresse, de telle sorte que ces personnes soient en mesure d'en comprendre les enjeux dans leur vie de tous les jours. C'est pourquoi, selon Malavoy (1999), le vulgarisateur doit bien cibler un aspect du sujet particulièrement intéressant pour le public plutôt que de vouloir expliquer l'ensemble du sujet. L'auteur considère en effet qu'un discours trop lourd en informations risque de diminuer l'intérêt du public, en ne mettant pas en valeur les éléments les plus intéressants : le discours doit donc être adapté au public à qui il s'adresse, autant sur le plan de son contenu que de sa forme. Selon Demers (1994), l'information véhiculée doit être liée aux objectifs que poursuit le public et être exprimée dans un discours compréhensible par tous : c'est sa capacité à utiliser les différents outils disponibles, ainsi que sa capacité à bien entrer en contact avec son public et à être attentif à ses réactions, tout en sachant lui transmettre son intérêt pour le sujet, qui feront de lui un bon vulgarisateur.

3.2.1 La langue

Selon Malavoy (1999), le vulgarisateur doit bien maîtriser la langue qu'il utilise pour la communication, non seulement pour s'assurer de ne pas faire d'erreurs qui nuiraient à la compréhension des gens, mais aussi pour utiliser, dans son discours, différents principes stylistiques qui en faciliteront la compréhension. Selon Sharafuddin (1986), dans le cas où le vulgarisateur utilise une langue autre que sa langue maternelle, la maîtrise de cette langue est

primordiale. Le même auteur explique aussi que lorsque le vulgarisateur souhaite utiliser une langue locale, il doit s'assurer que le vocabulaire est adéquat car, dans bien des cas, les langues indigènes n'ont pas le vocabulaire nécessaire à l'explication de phénomènes scientifiques. Comme dans certaines cultures il n'y a pas une grande importance accordée au domaine scientifique, ceci se reflète dans leur langue. Si le vocabulaire permettant d'expliquer les sciences n'existe pas, cette langue n'est pas un très bon outil pour le vulgarisateur. Selon Beaudet (2000), lorsque l'on souhaite vulgariser, on doit non seulement simplifier le contenu, mais surtout le contenant, c'est-à-dire simplifier le langage utilisé. Une première façon d'y arriver, selon Paquin (1992), est de créer des phrases courtes et des paragraphes contenant une seule idée. L'auteur ajoute qu'un des outils qui peut sembler banal à première vue, mais qui est un élément primordial pour le vulgarisateur, est le choix du vocabulaire utilisé. Dans bien des cas, l'utilisation de termes complexes ou techniques diminue l'intérêt du public pour le sujet en lui donnant une apparence d'inaccessibilité. Le vocabulaire utilisé doit être compréhensible par tous et expliqué clairement lorsque nécessaire. Il faut oublier tout le vocabulaire technique pour le remplacer par des mots qui expliquent les concepts (Paquin, 1992). Demers (1994) accorde aussi une grande importance au vocabulaire et ajoute qu'il est important de choisir un vocabulaire adapté au public et donc qui tienne compte de ses modes de vie et de ses occupations.

3.2.2 La culture générale

Selon Demers (1994), en plus de maîtriser parfaitement son propre sujet, un bon vulgarisateur doit avoir une culture générale très développée. Malavoy (1999) et Demers (1994) s'accordent sur le fait que ce sont les liens que le vulgarisateur est en mesure de créer avec le milieu et les intérêts du public ou avec l'actualité qui le rendent intéressant. Malavoy (1999) ajoute même que c'est cette capacité à créer des liens qui différencie une personne qui énonce des choses à une personne qui les vulgarise.

3.2.3 L'exemple

Malavoy (1999) et Demers (1994) affirment que, tout comme l'analogie, l'utilisation des exemples dans le discours permet de faciliter la compréhension du public. Ils considèrent cependant qu'il faut s'assurer que les exemples utilisés, tout comme les analogies, soient bien reliés à la façon de vivre des gens et à des connaissances qui leur sont déjà acquise : il faut faire des comparaisons avec des choses connues. Une fois le vocabulaire bien adapté à son public, le vulgarisateur peut aussi utiliser la langue pour imaginer son discours. Selon Malavoy (1999), Paquin (1992) et Saint-Germain (2004), c'est grâce à ces images que le sujet deviendra plus concret et plus vivant pour le public. Les auteurs décrivent trois moyens d'imaginer un texte avec des mots : l'analogie, la métaphore et l'hyperbole. Selon Malavoy (1999), l'analogie permet de relier un concept complexe et inconnu pour le public avec une chose qui lui est familière et facilite ainsi la compréhension et la mémorisation de l'information. Selon Paquin (1992), c'est à partir de l'image que produit l'analogie que l'on peut fabriquer notre explication. Saint-Germain (2004) définit la métaphore comme étant la substitution d'un terme par un autre imageant l'information; la métaphore utilisée doit donc être choisie adéquatement en fonction du public et du sujet pour que son effet soit bel et bien un enrichissement du discours et non pas une source de distorsion. Finalement, selon Malavoy (1999), l'hyperbole permet de faire ressortir une idée en l'accentuant. Tous s'entendent pour dire que les analogies, les métaphores et les hyperboles doivent refléter exactement l'idée que l'on souhaite présenter pour ne pas devenir un obstacle à la vulgarisation scientifique. Si le public doit réfléchir pour comprendre ces figures de styles, on ne facilite pas la compréhension, on la complique.

3.2.4 Les supports matériels ou visuels

Selon Malavoy (1999), les illustrations, les tableaux ou encore les encadrés sont des aides importantes pour la vulgarisation. Ils permettent d'ajouter des informations sans alourdir le

discours et donc de faciliter la compréhension. Cependant, Malavoy (1999) et Bérard et Grenier (2002) insistent sur le fait que les supports visuels ou matériels se doivent d'être simplifiés au maximum. Le public ne doit pas devoir analyser le support pour le comprendre, car cela ne ferait que compliquer le discours et risquerait donc de diminuer l'intérêt des gens. Les supports visuels sont supposés imager à eux seuls un concept plus complexe sans que le vulgarisateur doive l'expliquer en plus. Encore une fois, les supports visuels utilisés doivent être adaptés au public visé et à son intérêt ou à son mode de vie. Finalement, les documents visuels doivent être lisibles et visibles par tous.

3.2.5 La structure du discours

Malavoy (1999) et Paquin (1992) s'entendent sur le fait que la structure générale du discours de vulgarisation est une forme d'écriture qui diffère du style scientifique. Il faut construire le discours, non pas en sections comme les scientifiques le font habituellement, mais plutôt comme une histoire ayant un fil continu du début à la fin. Dans un discours de vulgarisation, on retrouvera donc les résultats au début plutôt qu'à la fin, et on utilisera les cas particuliers pour ensuite expliquer la situation générale, ce qui diffère du discours de type scientifique.

Selon Malavoy (1999), il est possible pour le vulgarisateur de structurer son discours de différentes façons selon l'objectif qu'il désire atteindre ainsi que selon le sujet qu'il traite. L'auteure présente quatre grands types de structures normalement utilisées en vulgarisation : les discours à structure chronologique, à structure démonstrative, à structure de type analytique et les tours d'horizon. Le discours chronologique fournit une bonne structure pour raconter une histoire, car l'information est présentée à partir d'un élément duquel en découle un autre et ainsi de suite. Il permet d'humaniser la science en abordant le déroulement des recherches, autant avec ses bons coups que ses moins bons. La structure de type démonstrative sert plutôt à démontrer quelque chose : un problème est posé et les recherches servent de démonstration pour certains éléments utiles à l'argumentation. La structure analytique

présente les différents points de vue face à une question : le sujet y est décomposé pour pouvoir conclure sur des solutions d'avenir. Finalement le tour d'horizon, comme son nom l'indique, vise plutôt à faire le survol d'un domaine d'études, chaque section du discours ciblant un aspect particulier du sujet. Ce type de structure ne laisse pas place à une argumentation mais présente seulement les connaissances acquises sur le sujet.

3.2.6 Les titres

Selon Malavoy (1999), les titres constituent le premier contact avec le public, ils sont donc très importants pour susciter l'intérêt : un bon titre est concis et simple. En lisant le titre, le public devra comprendre de quoi il sera question dans le discours du vulgarisateur.

3.2.7 L'humour

Selon Demers (1994), c'est un outil qui peut s'avérer fort utile, lorsqu'il est bien maîtrisé, pour détendre l'atmosphère dans les moments où le discours est un peu plus complexe. Cependant, Bérard et Grenier (2002) insistent sur le fait que l'humour est une arme à deux tranchants, c'est-à-dire qu'il faut toujours l'utiliser de façon bien dosée et non pas pour pallier une absence de contenu. De plus, Porter et Samovar (1997) ajoutent que l'humour est très fortement lié à la culture, ce qui est drôle dans une culture ne l'est pas forcément dans une autre.

3.2.8 L'amorce

L'amorce est le tout début du discours, c'est la façon avec laquelle le sujet est introduit. Selon Malavoy (1999), une bonne amorce est donc un outil primordial pour susciter l'intérêt des gens. Elle insiste sur le fait qu'une bonne amorce n'est ni générale, ni ne constitue la définition d'un terme. Le public doit tout de suite comprendre pourquoi le sujet traité est intéressant actuellement pour lui. Plusieurs types d'amorces existent et Malavoy (1999) en présente sept.

Il est possible d'amorcer un texte avec une mise en contexte, ce qui permet de bien relier le sujet avec l'actualité. L'utilisation d'une anecdote est aussi possible : un événement précis sert à capter l'attention pour permettre ensuite d'aller vers une généralisation qui introduit le sujet réel du discours. Pour introduire un sujet un peu plus général, il est aussi possible d'amener le public à se questionner, sur des habitudes par exemple, en l'interpellant directement. Une ambiance mystérieuse peut aussi être créée ou encore on peut utiliser la fiction ou l'imaginaire pour introduire le sujet. Finalement, on peut aussi utiliser une amorce plutôt interrogative, où la réponse se retrouve dans les travaux présentés par le vulgarisateur (Malavoy, 1999).

Chapitre 4

L'efficacité interculturelle

En plus des habiletés de vulgarisateur qu'un biologiste de la conservation doit normalement développer pour arriver à appliquer une gestion participative dans un projet de conservation, le biologiste nord-américain travaillant dans un pays du Sud doit développer des habiletés lui permettant d'entrer en relation avec les membres de la communauté locale. C'est l'ensemble de ces caractéristiques que l'on appelle l'efficacité interculturelle et qui permettent au spécialiste expatrié de développer un lien de confiance et d'adapter ses façons de faire à la communauté avec laquelle il travaille.

4.1 La communication interculturelle

La première étape pour être efficace interculturellement c'est d'arriver à communiquer efficacement. La communication interculturelle est définie par Ladmiral et Lipiansky (1989) comme étant un mécanisme qui implique un échange entre des personnes de cultures différentes. Selon Porter et Samovar (1997), on parle de communication interculturelle lorsque le message qui a été produit doit être décodé dans une culture différente de celle qui l'a produit. Lusting et Koester (1999) affirment que la différence culturelle amènera son lot d'obstacles à la communication, car on risque d'avoir une interprétation différente des messages et des intentions.

Abdallah-Petrecaille (2006) explique les principales problématiques en communication interculturelle par des malentendus face à l'interprétation d'un message. En effet, comme la

culture joue un rôle important dans les étapes de codage et de décodage de l'information lors de la communication, certains aspects de la culture ont un intérêt particulier lorsque l'on parle de communication interculturelle. Porter et Samovar (1997) considèrent que la perception est le premier de ces aspects : la culture influence non seulement les perceptions des stimulations externes, mais elle détermine aussi les stimuli qui retiennent l'attention de la personne, parce qu'elle leur attribue une signification particulière. La perception influence grandement la communication entre deux cultures et il est important de tenter d'en minimiser ou d'en surpasser les impacts. On retrouve trois éléments socioculturels qui ont un impact majeur sur nos modes de pensée ; le système de valeurs, la vision du monde et l'organisation sociale. Selon Porter et Samovar (1997), le processus verbal est aussi un aspect de la culture qui a une grande importance lors de communication interculturelle. La langue est le premier outil permettant la transmission de la culture, et lorsque la langue maternelle des interlocuteurs n'est pas la même, cela peut s'avérer un obstacle important. Le processus verbal n'est pas seulement la façon de parler, il inclut aussi tout le processus de la réflexion qui donne sa signification à un mot. Un seul mot peut être interprété de plusieurs façons, comme c'est le cas dans certaines expressions régionales, par exemple. Finalement, selon ces mêmes auteurs, les processus non verbaux ont aussi une importance particulière dans un contexte de communication interculturelle. Dans certains cas, les messages non verbaux peuvent être plus importants que les verbaux. Selon Barrette *et al.* (1996), lorsque deux personnes de cultures différentes communiquent, elles sont portées à construire leurs messages différemment, à être sensibles à des aspects du contexte qui ne sont pas les mêmes et à interpréter les situations de façon distincte, ce qui est la source d'obstacles à la communication.

Selon Auger (2003), bien que la différence culturelle apparaisse comme un obstacle à la communication, ce n'est pas la différence en elle-même qui est l'obstacle, mais plutôt les réactions ou les comportements qu'elle suscite. Premièrement, selon Barna (1997), dans bien des cas, les gens prennent pour acquis qu'il y a assez de similarités entre l'ensemble des humains pour que le processus de communication soit simple entre n'importe quels humains.

Comme nos besoins physiologiques sont les mêmes, nous pourrions tous nous entendre, car fondamentalement nous sommes tous pareils. Selon Auger (2003), cette négation des différences est réconfortante, car elle réduit l'inconfort qu'apporte la différence. Si on n'a pas de différences, on n'a pas de stress face à l'adaptation que l'on doit faire. Cependant, Barna (1997) affirme que les valeurs, les croyances et nos façons d'agir face à ces besoins communs nous proviennent de notre culture et varient donc énormément à travers chacune des cultures existantes.

Selon Lusting et Koester (1999), un autre obstacle à la communication est l'ethnocentrisme de la culture. La culture consiste en bonne partie à dicter aux gens les bonnes façons d'agir et de percevoir le monde, ce qui rend difficile la compréhension d'une culture différente. Chaque personne considère sa culture comme naturelle et correcte, il lui est donc difficile d'analyser le comportement d'une autre personne sans ce cadre culturel. Ladmiral et Lipiansky (1989), comme Barna (1997), affirment que nous analysons les comportements des autres avec notre propre cadre, ce qui ne nous permet pas de réellement comprendre ces comportements, puisque nous ne les voyons pas comme ces autres personnes, dans le cadre culturel qui les justifie. Selon Ladmiral et Lipiansky (1989), toutes les analyses que nous faisons se font à travers le cadre inconscient que nous a dicté notre culture, avec ses règles et ses valeurs.

Selon Barna (1997), ces analyses teintés par la culture peuvent provoquer des préjugés, mais Barna (1997) et Ladmiral et Lipiansky (1989) affirment que ces mécanismes de pensée nous permettent de réduire le stress face à l'inconnu en nous rendant le monde plus facilement prévisible et par le fait même beaucoup plus rassurant. Cependant, selon Barna (1997), l'anxiété importante, qui est souvent présente lors de communication entre personnes de cultures différentes, ne favorise pas l'ouverture d'esprit nécessaire à une bonne communication. Lorsque les personnes sont tendues, elles ont tendance à être sur la défensive et à percevoir toutes les différences culturelles comme des attaques à leur propre culture.

Selon Barrette *et al.* (1996), même si dans certains cas le préjugé peut être utile, il est préférable de tenter de l'éviter, car il peut être la source de jugements erronés qui affecteront la communication. De façon générale, selon Lusting et Koester (1999), c'est en grande partie à cause des préjugés qu'apparaissent des comportements discriminatoires ou racistes dans les relations interculturelles. Dans le même ordre d'idées, Lusting et Koester (1999) définissent les stéréotypes comme des généralisations à un groupe de caractéristiques propres aux personnes. Selon Barrette *et al.* (1996), nous utilisons les stéréotypes, car il est impossible de réellement connaître une personne avant de communiquer avec elle, mais lorsque nos stéréotypes sont erronés, des gestes malencontreux peuvent être posés. Selon Lusting et Koester (1999), une conséquence importante de cette généralisation est que la grande variété présente dans un groupe est éliminée, ce qui influence forcément l'interprétation des messages. Auger (2003) ajoute que les stéréotypes diminuent la recherche de nouvelles informations permettant une vision plus objective de l'autre. Selon Gudykunst *et al.* (1989) et Barna (1997), les stéréotypes ne disparaissent pas facilement, car ils sont très profondément ancrés dans la culture ce qui fait que les informations retenues parmi toutes celles qui existent sont celles qui correspondent à ces stéréotypes : on remarque plus les caractéristiques qui confirment ces stéréotypes que celles qui les infirment. Selon Ladmiral et Lipiansky (1989), il existe un autre type de préjugé qui est, lui, plutôt favorable envers l'autre culture c'est l'exotisme. Alors que l'ethnocentrisme place ses propres valeurs en avant, l'exotisme au contraire, valorise davantage les valeurs de l'autre. Il consiste donc, selon Ladmiral et Lipiansky (1989), à valoriser la culture de l'autre au détriment de la sienne par attrait du dépaysement. Ils affirment cependant que, dans bien des cas, l'exotisme ne se rapporte pas à la culture de l'autre telle qu'elle est réellement, mais plutôt à une forme mythique ou améliorée de celle-ci.

Lusting et Koester (1999) divisent en quatre grandes catégories les caractéristiques d'un spécialiste expatrié qui est un bon communicateur : sa motivation, ses connaissances de l'autre, ses connaissances des processus de communication et ses habiletés de communicateur.

Selon Spitzberg (1997), plus le communicateur souhaite communiquer avec les autres, plus il a de chance d'être perçu comme un bon communicateur et l'auteur ajoute que sa motivation est basée sur la confiance que le communicateur a en ses propres capacités, confiance qu'a bâtie le communicateur à partir de ses expériences antérieures. La personne ayant eu de belles expériences de communication dans le passé sera plus motivée à communiquer de nouveau que celle ayant déjà éprouvé de la difficulté. Mais Spitzberg (1997) précise que la motivation provient aussi des avantages que retirera le communicateur de la communication. Si les coûts sont plus élevés que les bénéfices, il sera plutôt difficile de motiver le communicateur.

Selon Lusting et Koester (1999), le spécialiste expatrié doit s'informer sur la culture de l'autre, ses croyances et sa langue, mais des connaissances sur les processus de communication lui sont aussi un atout. Ces auteurs affirment que plus il saura comment bien communiquer, plus le spécialiste sera efficace. Barrette *et al.* (1996) affirment que le spécialiste expatrié doit partager les mêmes codes sociaux de communication que ceux avec qui il souhaite communiquer et le simple apprentissage de la langue ne suffit pas; la langue doit être parfaitement maîtrisée, de même que les expressions locales. Un expatrié doit aussi prendre en compte, pour communiquer efficacement, les caractéristiques du langage que sont le ton, le débit et les sujets dont il convient ou pas de parler. L'acquisition de codes communs inclut aussi la gestuelle et tous les autres aspects non verbaux de la communication comme la proximité des corps en fonction du contexte. Le spécialiste expatrié doit aussi s'intéresser, selon Lusting et Koester (1999), aux manières et aux règles de politesse de la culture de façon à pouvoir agir de façon adéquate pour la culture dans laquelle il se trouve. Une façon d'agir inadéquate complique la communication, car elle risque d'instaurer une méfiance des membres de la communauté face au communicateur étranger. De plus, c'est l'ensemble des connaissances sur les codes culturels qui lui permettront d'interpréter correctement les messages envoyés par les autres. Spitzberg (1997) précise toutefois qu'une personne n'ayant pas ces connaissances n'est pas vouée à l'incompétence puisqu'il existe différentes stratégies pour les acquérir. Premièrement, cette personne doit s'exposer à la nouvelle culture; en s'y

exposant, elle pourra poser des questions, observer, rencontrer des personnes appartenant à cette culture qui pourront l'informer; elle doit aussi apprendre en notant les réactions à ses gestes, ce qui lui indiquera lorsque certains sont inadéquats dans le cadre culturel étranger.

On voit donc que des habiletés de communicateur sont essentielles au spécialiste expatrié pour arriver à ses buts. Selon Spitzberg (1997), il doit avoir une attitude de conversation altercentrique, c'est-à-dire un comportement qui évoque un intérêt envers l'autre, par exemple créer un contact visuel, poser des questions, avoir une posture adéquate et non pas nonchalante et aussi démontrer une écoute active. Spitzberg (1997) ajoute que le spécialiste expatrié doit aussi avoir une bonne coordination générale de son discours, inclure dans son discours de courtes introductions et conclusions, éviter les interruptions, mettre des relations claires entre les différents sujets, bref, tout ce qui peut rendre le discours fluide et facile à comprendre. Toujours selon Spitzberg (1997), cet expatrié, lorsqu'il communique, doit aussi tenter de réduire son stress : un communicateur détendu est beaucoup plus efficace qu'une personne nerveuse. Il doit éviter les signes de stress comme les manies, l'évitement du contact visuel ou une voix hésitante tout en étant aussi expressif à travers sa gestuelle et ses intonations de voix, tout au long de son discours : il doit donc être capable de s'adapter en fonction des différents contextes où il communique. C'est ce que Barrette *et al.* (1996) appellent la négociation, son but étant de trouver un juste milieu où tous pourront garder leur identité. Ils affirment en effet que lorsque le communicateur sait comment négocier, la communication en est facilitée et les frustrations réduites et qu'un bon négociateur recherche les ressemblances entre les membres en discussion et les met en valeur pour favoriser la communication. Guitel (2006) affirme de son côté qu'un danger qui pèse continuellement sur les relations interculturelles est le fait de mettre l'accent sur les différences entre les cultures au lieu de le mettre sur les points communs. Néanmoins, selon Barrette *et al.* (1996), il faut, dans une négociation interculturelle rendre explicites ces différences pour arriver à un compromis permettant de les surmonter tout en permettant aux interlocuteurs de fixer les limites au-delà desquelles ils ne veulent pas aller. Ting-Toomey (1997) affirme qu'une négociation efficace suppose un respect des valeurs

culturelles des différents partenaires, ce qui, selon Veenhuizen (2001), permet aussi une collaboration plus efficace.

4.2 Le profil du spécialiste expatrié efficace sur le plan interculturel

Selon Keally (2001), un spécialiste expatrié doit avoir des aptitudes pour les rapports interpersonnels, des attitudes comme l'ouverture d'esprit, une attention respectueuse envers les autres, un sens de l'écoute développé lui permettant de bien comprendre les besoins des autres ainsi que leurs sentiments, de l'entregent, une maîtrise de ses émotions lors de situations conflictuelles, un bon esprit d'équipe, énormément de persévérance, de la diplomatie, de la sensibilité face aux différentes réalités autant politiques, sociales que culturelles de son pays d'accueil et finalement une bonne tolérance pour le manque de structure en milieu de travail. De plus, sa capacité à démontrer de l'initiative de façon à pouvoir faire des suggestions ou apporter de nouvelles idées, à manifester une bonne confiance en soi et à faire preuve de franchise tout en montrant du tact, sont considérées comme des qualités rendant la personne plus efficace à l'étranger. Finalement, Keally (2001) ajoute que l'attitude du travailleur expatrié avant son départ influencera aussi son efficacité une fois à l'étranger. Il devra en effet avoir une idée réaliste des différentes contraintes et obstacles qu'il devra affronter sur son lieu de travail tout en gardant une attitude confiante. L'auteur ajoute que la confiance en ses moyens avant le départ apportera plus de résultats positifs pour le spécialiste expatrié que de simplement avoir des attentes réalistes (voir annexe 1).

Selon Vulpe *et al.* (2000), les personnes ayant au départ ces traits de personnalité seront plus enclines à développer les compétences essentielles pour devenir efficaces sur le plan interculturel. Pour être efficace sur le plan interculturel, le spécialiste expatrié doit en effet être en mesure de s'adapter, autant sur le plan professionnel que personnel, aux conditions et défis du travail à l'étranger. Il doit avoir une bonne connaissance du pays hôte, mais utiliser ses connaissances pour manifester son intérêt avec une certaine modestie et un respect de la

culture de l'autre ainsi que démontrer sa volonté de s'impliquer. De plus, il doit connaître aussi bien le concept de culture que se connaître lui-même, de façon à garder confiance en lui et à comprendre les influences de sa propre culture sur ses comportements et réflexions et aussi avoir assez d'entregent pour arriver à développer des liens avec l'ensemble des personnes avec qui il devra travailler. Il doit donc être en mesure d'adapter ses comportements sans pour autant renier sa propre culture. Selon Keally (2001) ces compétences du travailleur à l'étranger devraient faciliter la compréhension de l'autre rendant ainsi la communication entre les différentes personnes impliquées plus facile et plus agréable tout en diminuant les réticences face aux changements.

Guitel (2006) affirme que la bonne volonté et la tolérance sont des bons points de départ pour s'ouvrir à l'autre, mais cela ne suffit malheureusement pas. Le premier pas pour y arriver est la prise de conscience de notre propre ethnocentrisme. L'acquisition d'informations sur l'autre est une étape importante pour la communication interculturelle, car elle permet de décoder plus efficacement le langage de l'autre. Cependant, selon Jinchereau et Proulx (1993), la connaissance de soi s'avère primordiale : si nous ne réalisons pas que nous analysons le monde selon les valeurs et codes de notre culture, il nous est impossible d'arriver à comprendre l'autre. Cette démarche ne vise toutefois aucunement à minimiser la richesse de sa propre culture, mais bien à la connaître et à en réaliser ses fondements. Ladmiral et Lipianski (1989) affirment aussi qu'une fois cette prise de conscience sur notre propre identité culturelle réalisée, il faut reconnaître que l'autre est à la fois semblable à nous et différent. Jinchereau et Proulx (1993) ajoutent qu'il faut être en mesure d'admettre que d'autres modes de pensée sont possibles et qu'une personne ayant les mêmes besoins physiologiques que soi, mais évoluant dans un environnement complètement différent du sien, puisse avoir développé une attitude différente face à ces besoins fondamentaux. Selon Ladmiral et Lipiansky (1989), si on ne prend pas conscience de sa propre subjectivité, il est illusoire de croire qu'il est possible de comprendre celle de l'autre. Ils ajoutent cependant que la différence ne doit pas être

interprétée seulement comme un obstacle à la communication, mais qu'elle peut aussi être une source de stimulation et d'enrichissement.

Selon Lusting et Koester (1999), malgré une bonne prise de conscience de sa propre culture et de celle de l'autre, il est impossible, pour le communicateur, d'éliminer complètement son cadre culturel dans son analyse de l'autre. C'est pourquoi le spécialiste expatrié doit développer des habiletés lui permettant de minimiser les impacts négatifs de sa culture sur sa communication. Ce communicateur doit donc apprendre à développer ce qu'on appelle la compétence interculturelle. Beauchesne (1991) définit la compétence interculturelle comme le fait d'arriver à avoir le recul nécessaire face à sa propre culture pour emprunter le point de vue de l'autre. Selon Porter et Samovar (1997), c'est l'étape la plus importante : on ne doit pas tenter de comprendre ce que l'autre pense, on doit apprendre à comprendre le cadre de référence qui lui permet d'analyser son monde. Ils ajoutent que dans la communication interculturelle on doit toujours garder en mémoire que même si les contextes culturels sont différents, aucun n'est bon ni mauvais. De plus, Lusting et Koester (1999) ainsi que Giles et Franklyn-Stocker (1989) insistent sur le fait que la communication interculturelle est contextuelle, donc être compétent dans un certain contexte ne signifie pas l'être toujours ni dans n'importe quel contexte.

Chapitre 5

La multiethnicité au Guatemala

Au Guatemala, on retrouve 21 communautés ethnolinguistiques qui sont de différentes origines : Maya, Xinca, Garifuna et ladinos. Cette multiethnicité a longtemps été perçue comme un obstacle à l'unification du pays et au développement d'un nationalisme guatémaltèque. C'est pourquoi, à travers le temps, des mesures visant l'homogénéisation culturelle par l'assimilation des peuples indigènes ont été instaurées notamment par le biais de l'éducation, de la religion, des communications, du service militaire obligatoire et de diverses politiques gouvernementales. Ces tentatives d'assimilation sont même passées par la non-reconnaissance juridique de l'identité maya et des droits des peuples indigènes (Camposeco et Oxlaj, 2003).

Tel que le rapportent Gayraud *et al.* (2006), la reconnaissance de ces droits a seulement été possible à la suite d'un long conflit armé interne qui a mené à l'instauration d'une démocratie. Les violences, liées aux conflits armés de 1954 à 1996, ont causé la mort ou la disparition de plus de deux cent mille personnes, dont plus de 80 % étaient d'origine maya (Gayraud *et al.* 2006). Les revendications avaient pour but d'obtenir l'égalité, la liberté et la participation politique des peuples indigènes (Camposeco et Oxlaj, 2003). Même si la situation reste tendue, des accords de paix ont été signés en 1996, à la suite de l'arrivée au pouvoir du président Álvaro Arzú (Gayraud *et al.*, 2006).

5.1 Les peuples indigènes mayas

Au Guatemala, les peuples mayas se retrouvent principalement dans les hautes terres situées entre la capitale, Guatemala ciudad, et la frontière du Mexique. Dans ces régions, ils

représentent près de 80 % de la population (Gayraud *et al.*, 2006). Pour la majorité d'entre eux, la spiritualité maya ainsi que les rituels ancestraux sont encore très importants, même s'ils se définissent bien souvent eux-mêmes comme chrétiens catholiques, protestants ou évangéliques (Gayraud *et al.*, 2006).

5.1.1 Les valeurs de la culture indigène maya

Certaines valeurs fondamentales sont communes à toutes les populations mayas du Guatemala. Ces valeurs sont décrites dans le Popol Vuh qui est le livre de référence des mayas Quiché mais qui expriment aussi les valeurs communes des différentes communautés mayas. Les valeurs mayas sont maintenues par le milieu familial principalement, la famille étant le fondement de la culture. Chaque communauté indigène vise son autonomie, c'est pourquoi la principale activité productive de ces communautés est l'agriculture. Les Mayas ont toujours été très proches de la terre : ils ont toujours vécu comme des agriculteurs, chasseurs et récolteurs et c'est encore vrai aujourd'hui (Nelson, 1976). Les terres agricoles ne sont pas perçues comme des propriétés privées, mais plutôt comme une propriété commune à l'ensemble de la communauté. La terre elle-même est en effet considérée comme une partie de l'héritage culturel que l'on doit laisser aux générations futures. De plus, les hommes et les femmes de ces populations se considèrent comme faisant partie d'un même ordre cosmique. Tous aspirent à être intégrés dans ce grand tout, mais cette intégration ne peut se faire sans une relation harmonieuse avec le milieu naturel (Cook, 1997). Cette notion de l'homme comme étant partie d'un tout se reflète aussi dans la communauté : l'individu n'existe pas comme tel, il est plutôt une partie nécessaire à la réussite d'un groupe (Girard, 1954).

5.1.2 La spiritualité maya

Dans la spiritualité maya, le cosmos occupe une place importante. L'ensemble des aspects de la vie des humains, des animaux et des végétaux y sont liés. C'est à partir du cosmos, et

particulièrement des mouvements de la Lune, du Soleil et de Vénus, que les calendriers mayas ont été développés (Cook, 1997). Certains, comme le calendrier Tzolkin, dont l'année compte deux cent soixante jours, sont encore utilisés de nos jours (Gayraud *et al.*, 2006). Le feu, la terre, l'eau et l'air sont représentés par des divinités et selon Cook (1997), c'est à cause de l'importance de ces quatre éléments dans la vie de tous les jours, que les Mayas vénèrent les divinités qui les représentent.

Plusieurs éléments de la spiritualité des Mayas influencent les liens qu'ils entretiennent avec la nature. Pour les Mayas, les humains font partie de la nature; ils n'en sont pas le point central, mais ils ont une responsabilité face à elle, car ils sont les êtres les plus sensibles et les plus conscients de sa fragilité (Cook, 1997). La spiritualité maya vénère le côté sacré de la vie dans tous ses aspects, car elle est la représentation visible du plan divin (Dorado, 2004). La nature est objet de contemplation et elle est perçue à la fois comme une mère et comme une source d'enseignement pour l'humain (Nelson, 1976). Dans le calendrier maya, on retrouve des journées consacrées à certains phénomènes naturels ainsi qu'à des espèces significatives pour l'homme, comme le maïs ou certaines espèces d'oiseaux, de serpents et de mammifères. Selon Dorado (2004), pour les Mayas, chaque espèce représente une partie du grand tout cosmique. C'est pourquoi ils accordent une importance toute particulière au maintien des conditions optimales permettant la survie de toutes les formes de vie sur la planète (Cook, 1997).

La spiritualité ancestrale est toujours présente de nos jours notamment par le syncrétisme entre celle-ci et le catholicisme. Pour permettre l'acceptation de la religion catholique dans les populations, les rituels mayas qui ne contrevenaient pas à la doctrine catholique ont été conservés et appliqués à des saints de la religion catholique. On modifie le rite catholique pour y intégrer un autre rite qui est typiquement maya, sans modifier la doctrine catholique (Valdez, 2000). C'est ce syncrétisme qui explique la très grande place qu'occupe le culte des saints dans la vie des Mayas actuels. On vénère les saints, car ils sont associés à des divinités mayas. Les rituels associés aux saints sont sous la responsabilité des confréries religieuses, qui sont

dirigées par des membres de la communauté élus tous les ans. Chaque confrérie est responsable d'organiser les processions et les autres célébrations liées à son saint particulier (Gayraud *et al.*, 2006). Tous les ans, chaque village célèbre son saint patron. Les festivités varient de village en village, mais selon Gayraud *et al.* (2006), on y retrouve généralement des groupes de musiciens et des danseurs masqués, des processions ainsi que des pétards et des toritos, qui sont des structures de bois en forme de taureaux qui servent de base de lancement pour les fusées et les pétards et qui sont transportées par des villageois à travers la foule.

On retrouve aussi d'autres célébrations liturgiques qui ont pris une très grande importance dans les populations mayas, comme la semaine sainte et la Toussaint (Gayraud *et al.*, 2006). La semaine sainte est célébrée de façon très organisée dans les villes et les villages : c'est dans des rues au sol décoré de fleurs, de fruits et de sciure de bois colorée, que les processions du Christ et de la Vierge défilent. Dans certaines villes, l'histoire de la dernière cène, de la passion du Christ et du Vendredi saint y sont recréées (Gayraud *et al.*, 2006). La Toussaint quant à elle, en plus des processions elle se déroule beaucoup en famille et sert à honorer les défunts (Gayraud *et al.*, 2006).

Le costume traditionnel est une part importante de la tradition des communautés mayas. Il permet de différencier les groupes ethnolinguistiques, et même de différencier à l'intérieur d'un même groupe le lieu de résidence des gens (Camposeco et Oxlej, 2003). Dans certains villages le costume peut aussi servir à indiquer le statut social ou matrimonial (Gayraud *et al.*, 2006).

5.2 La communauté ethnolinguistique Popti'

Les résidents du municipio de Jacaltenango sont membres de la communauté ethnolinguistique Popti' qui, malgré des bases communes avec les autres communautés mayas, a ses particularités propres.

5.2.1 Le territoire

La communauté Popti' du Guatemala se retrouve sur un territoire dont les limites ne correspondent pas à des délimitations officielles. On retrouve cette communauté principalement dans le département de Huehuetanango, plus particulièrement dans les municipios de Jacaltenango, Concepción Huista, San Antonio Huista et Santa Ana Huista (Figure 5.1). Elle est entourée par d'autres groupes indigènes : au nord par des peuples Chuj et Akateko, à l'ouest par des peuples Tojolab'al, au sud par des Mams et à l'est par des groupes Akateko et Q'anjob'al. La région Popti' compte actuellement environ 65 000 habitants dont 75 % sont indigènes. Trois sites de rituels importants sont présents sur le territoire Popti' : Yula'Komam, Q'anil et Palewitz (Camposeco et Oxlaj, 2003). Dans les municipios de Jacaltenango et de Santa Ana Huista, le pourcentage de la population qui est indigène est encore plus élevé allant respectivement jusqu'à 97 % et 90 % (Camposeco et Oxlaj, 2003). De nos jours, un grand nombre d'hommes de la communauté Popti' vivent aux États-Unis et au Mexique pour amasser de l'argent pour leurs familles (Thompson, 2005).

5.2.2 La spiritualité

Les valeurs fondamentales de la culture indigène maya ainsi que la spiritualité maya sont encore très présentes au sein de la population. Cependant, on remarque actuellement deux tendances contradictoires dans la communauté Popti' face aux valeurs traditionnelles. D'une part on observe un retour des valeurs traditionnelles mayas chez les jeunes, notamment à cause du mouvement de revendication des droits des peuples indigènes. D'autre part, on observe aussi une perte de certains éléments de cette identité ethnique à cause des influences extérieures; cette perte est observable dans la modification des comportements, des attitudes, des mentalités et dans les aspirations de certains jeunes (Camposeco et Oxlaj, 2003).

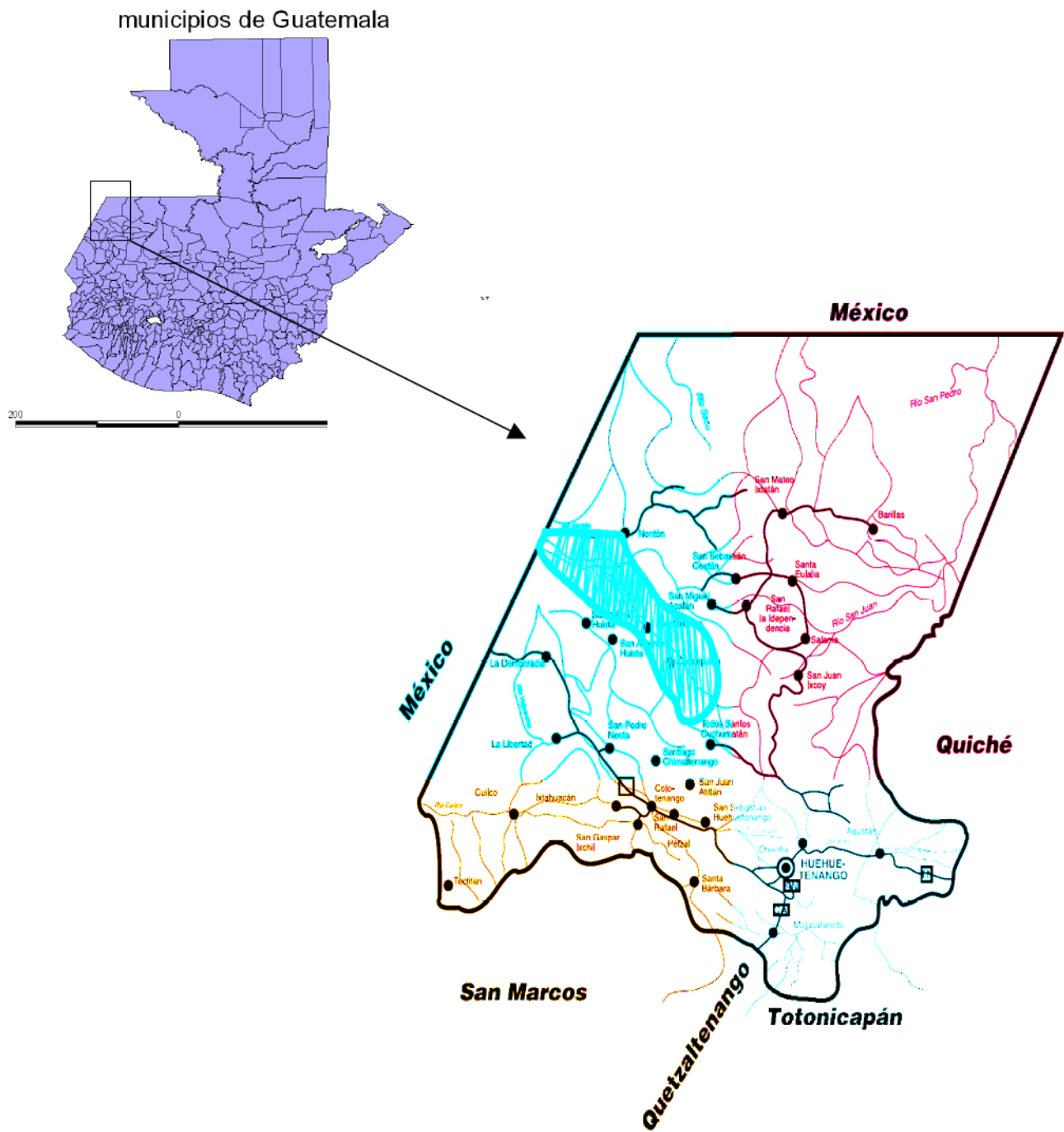


Figure 5.1 Territoire de la communauté ethnolinguistique Popti' (zone hachurée) dans le département de Huehuetanango.

Source : Camposeco, A. et Oxlaj, J.A. (2003), p.28

Même si la spiritualité ancestrale maya est toujours présente, cette spiritualité côtoie d'autres religions principalement chrétiennes pour environ 95 % de la population (Villatoro *et al.*, 2002a et 2002b). De nos jours les guides spirituels Popti' sont considérés par une majorité de la population surtout comme des guérisseurs ou encore comme des sorciers tandis que, selon Camposeco et Oxlej (2003), le prestige et la reconnaissance au sein de la communauté reviennent aux curés des églises, principalement les catholiques.

5.2.3 La langue

Un aspect important de la communauté ethnolinguistique Popti' est bien certainement la langue qui renforce l'identité culturelle et la transmission d'une vision commune dans la communauté. Dans la communauté Popti', la langue locale n'est pas seulement utilisée dans le cadre familial, on la retrouve aussi dans les lieux publics. Sur l'ensemble du territoire Popti', on retrouve encore des personnes unilingues Popti', quoique la majorité est bilingues popti'-espagnol (Camposeco et Oxlej, 2003). De plus, dans les écoles les cours sont donnés en espagnol. Dans le municipio de Jacaltenango, un organisme visant le maintien de la culture donne des cours aux jeunes sur l'écriture du Popti', mais de plus en plus de jeunes ne parlent plus régulièrement le Popti'.

5.2.4 L'habillement

Dans la communauté Popti', seules les femmes portent encore de façon régulière le costume traditionnel. Les dames plus âgées ont tendance à le porter de façon plus intégrale et quotidienne que les jeunes qui, elles, ne le portent bien souvent qu'en partie. Camposeco et Oxlej (2003) associent la diminution du port du costume traditionnel entre autres aux influences extérieures dues notamment à l'émigration et à la mode vue à la télévision et maintenant disponible sur place pour les jeunes, mais aussi à la possibilité de porter des vêtements plus confortables et plus pratique.

5.2.5 Les savoirs traditionnels

De nombreuses plantes sont utilisées dans cette communauté pour soigner les maladies. Selon les travaux de Camposeco et Oxlaj (2003), près de 93 % des jeunes de la région ont des connaissances de base au sujet des plantes à usage médicinal. L'auteur cite entre autres la citronnelle qui est utilisée pour soigner la toux et diminuer la fièvre. Des plantes qui ont normalement une vocation alimentaire sont aussi utilisées comme plantes médicinales. Camposeco et Oxlaj (2003) citent par exemple, les avocats, la lime et les pommes servent à soigner des problèmes tels les douleurs d'estomac, la diarrhée, l'arthrite ou les problèmes gastriques. L'utilisation de ces plantes qui ne sont pas de plantes indigènes de la région révèle un amalgame de plusieurs cultures. Les savoirs traditionnels sont en grande partie transmis oralement. Une place importante est accordée aux aînés dans la population et ceux-ci sont considérés comme détenteurs d'informations précieuses. Cependant, selon Camposeco et Oxlaj (2003), de nos jours, cette importance est de moins en moins reflétée sur le plan de la structure politique. Avant, l'obtention de l'autorité était basée sur la culture, les implications sociales, politiques ou religieuses au sein la communauté, ce qui laissait une grande place aux aînés. Actuellement, les valeurs laissent plutôt place à un système de démocratie représentative (Camposeco et Oxlaj, 2003).

Malgré l'ensemble des modifications que subit présentement la communauté Popti', les traditions et les croyances ancestrales y sont encore bien présentes et elles influencent l'ensemble des activités quotidiennes (Camposeco et Oxlaj, 2003). Parmi les traditions qui sont bien conservées, la célébration du patron du village est une des cérémonies les plus importantes (Camposeco et Oxlaj, 2003).

Chapitre 6

L'exemple du projet de conservation des fleurs de *Candelaria* et de *Cola leon* dans le municipio de Jacaltenango

La fête patronale du municipio de Jacaltenango est célébrée du 27 janvier au 2 février, jour de la chandeleur ou fête de la Vierge de Candelaria (Villatoro *et al.*, 2002a). C'est lors du 29 janvier que se déroule l'entrée des fleurs dans la ville. La fleur de *Candelaria* (*Guarianthe skinneri* (Bateman) Dressler, W.E. Higgins), transportée par les femmes, et la fleur de *Cola leon* (*Tillandsia eizii* L. B. Smith), transportée par les hommes, sont apportées dans la ville de Jacaltenango à titre d'offrande pour la Vierge. Les fleurs ont été cueillies les jours précédents dans le municipio de Jacaltenango, dans les forêts situées autour du Río Azul entre les aldeas de La Laguna et Catarina ainsi que dans le municipio de Santa Ana, dans la vallée du Río Huista dans la portion où la rivière est souterraine près de l'aldea Tabacal et aussi près du Río Selegua (Confrérie de la fleur de *Candelaria*, communication personnelle). La fleur de *Candelaria* n'est pas utilisée lors d'autres cérémonies religieuses ou à d'autres fins, compte tenu de sa courte période de floraison qui correspond justement aux dates de la fête patronale, tandis que la fleur de *Cola leon* sert lors de célébrations en l'honneur d'autres saints au cours de l'année. Les activités réalisées tout au long de l'année par les confréries religieuses concernées ont pour seul objectif le maintien de la tradition liée à cette fête. Cette tradition est un exemple d'amalgame de rites ancestraux mayas et de rites religieux catholiques. Présentement, 95 % de la population du municipio de Jacaltenango pratique la religion catholique et 97 % de la population est d'origine maya. Ce rituel est donc d'une importance majeure pour la communauté (Villatoro *et al.*, 2002a). À travers le municipio, il existe plusieurs confréries religieuses qui visent la préservation de ce rituel. Une confrérie de la ville

de Jacaltenango travaille sur la fleur de *Candelaria* et plusieurs plus petites confréries dans des aldeas se concentrent, quant à elles, sur la fleur de *Cola leon*. Les confréries tiennent des registres du nombre de fleurs recueillies chaque année ainsi que des lieux où elles ont été récoltées. Chaque confrérie est dirigée par un comité formé d'un président, d'un vice-président, d'un secrétaire, d'un trésorier et de trois autres membres. La confrérie de la fleur de *Candelaria* est la plus importante du municipio et compte près de 600 membres, autant hommes que femmes (Confrérie de la fleur de *Candelaria*, communication personnelle).

Les confréries religieuses du municipio de Jacaltenango ont pour mission le maintien de la cérémonie religieuse de la fête patronale. Avec les années, les membres de la confrérie ont pris conscience du nombre de fleurs coupées année après année et ils ont commencé à se questionner sur la pérennité des espèces en question. La population, qui souhaite la conservation de cette coutume, se retrouve donc face à une problématique de conservation des espèces, car leur perte engendrerait inévitablement la disparition de la coutume.

Ce projet de conservation d'un rituel religieux de la communauté ethnolinguistique Popti' de Jacaltenango au Guatemala est un bon exemple de la variété d'objectifs de conservation possibles même à l'intérieur d'un seul projet, ainsi que de la variété d'approches pouvant donc être utilisées. L'objectif ultime de ce projet est la conservation d'un rituel religieux considéré comme important par la population. Cependant, pour atteindre ce but, la réalisation d'un objectif spécifique est essentielle : la conservation de deux espèces de fleurs. C'est ce dont a pris conscience le groupe écologiste Verde Azul qui a demandé la collaboration des membres du programme de maîtrise en écologie internationale de l'Université de Sherbrooke dans ce projet de conservation.

Avant de me rendre à Jacaltenango, j'avais défini le projet en collaboration avec les professeurs de l'Université de Sherbrooke et du Centro Universitario de Nor-Occidente. Mon rôle en tant que biologiste nord-américain visait à rassembler des connaissances sur la biologie

des fleurs, sur l'état des populations de façon à voir si les coupes effectuées par les résidents affectaient les populations de fleurs et finalement d'en arriver à des suggestions de gestion s'il y avait lieu. Les membres de l'association Verde Azul, étaient des partenaires locaux intéressés aux projets et avaient pour mission de m'aider principalement pour entrer en contact avec les personnes ressources dans la région.

Plusieurs problématiques ont été rencontrées lors de la réalisation du projet. Premièrement, les attentes des membres des confréries religieuses n'étaient pas les mêmes que celle du groupe Verde Azul. Les membres de la confrérie s'intéressaient principalement aux besoins pour la culture en serre, alors que le groupe Verde Azul souhaitait plutôt acquérir des connaissances sur l'écologie des plantes. Mais la problématique principale fut de trouver des accompagnateurs pour aller réaliser la prise de données sur le terrain. Comme les plantes se retrouvent dans des régions situées à environ une heure de voiture, que la période de l'année ne correspondait pas à la période de floraison et qu'il était très difficile de reconnaître la fleur lorsqu'elle n'était pas en fleur, la présence de guides locaux était nécessaire. Les gens étaient très réticents à m'accompagner. Le temps pour aller sur le terrain a donc été limité à une semaine, ce qui était très peu pour tenter de ramasser le plus de données possible sur les plantes dans les différents sites où on retrouve la plante. Ceci a donc limité l'étude à une seule des deux plantes. La confrérie de la fleur de *candelaria* recueille des données sur le nombre de fleurs recueillies chaque année ainsi que les lieux où elles sont récoltées. Près de six mois ont été nécessaires pour arriver à avoir la confiance des membres de la confrérie pour avoir accès à ces données, car dans le passé des étrangers ont tenté d'utiliser ces données pour arrêter le rituel religieux, ils étaient donc très craintifs. Lors de mon départ, un document avec toutes les informations recueillies a été donné aux dirigeants de la confrérie et aux membres du groupe Verde Azul.

6.1 La mise en place d'une gestion participative dans le projet des fleurs de *Candelaria* et de *Cola leon* dans le municipio de Jacaltenango

Selon moi, plusieurs problématiques rencontrées dans le projet proviennent du fait que les principes de la gestion participative n'avaient pas tous été appliqués. Comme la collecte des fleurs est effectuée par un très grand nombre de résidents du *municipio*, le projet de conservation des fleurs est impossible sans leur collaboration. Comme on a vu au chapitre deux, le mécanisme idéal de gestion d'un tel projet de conservation est la gestion participative, car elle favorise l'implication des personnes touchées par le projet. Dans ce projet, je crois que les gens ne sentaient pas assez que c'était leur projet, ce qui ne les motivait pas à s'impliquer.

Si l'on applique le système de Keally et Protheroe (1995), dans le projet de Jacaltenango, un biologiste expatrié doit en un premier temps établir une relation de confiance avec les membres de la communauté de Jacaltenango. Malgré les efforts faits pour rencontrer les gens via des rencontres informelles lors de soirées ou encore lors de rencontres formelles organisées avec les membres de la confrérie, les membres de Verde Azul les dirigeants municipaux et les dirigeants de l'Église, les gens étaient encore réticents face à la présence d'étranger dans leur communauté. À plusieurs moments, lors de la réalisation du projet, l'accès au terrain où se trouvent les fleurs m'était interdit. Les gens ne voulaient pas laisser passer des Nord-Américains et ils craignaient que j'y sois venu y développer des projets d'exploitation de ressources naturelles servant mes propres intérêts. De plus, il fut très difficile de trouver des guides pour m'accompagner, car les résidents locaux ne voulaient pas être associés à mon projet craignant de se faire reprocher par leurs concitoyens de m'avoir aidée. En plus de cette crainte, les hommes étaient bien souvent mal à l'aise d'accompagner une femme seule dans les bois. Selon moi, les gens étaient réticents à s'impliquer principalement, car il ne sentait pas que ce projet était le leur : il était celui d'une étrangère. Plus de consultations publiques auraient dû être organisées pour impliquer les membres. Plusieurs

contacts ont été créés avec les résidents locaux, ce qui a permis d'obtenir de l'information sur le rituel ou sur les plantes, mais pas assez pour qu'ils sentent que ce projet était le leur. Des ateliers interactifs avec des images auraient dû être organisés avec les membres de la communauté pour faciliter leur compréhension et leur permettre d'exprimer leurs préoccupations. De plus, des objectifs communs auraient dû être définis au départ en collaboration avec les membres de Verde Azul, et les membres de la confrérie. Il est très important que les gens sentent que le spécialiste n'est pas venu réaliser un projet pour des intérêts purement personnels, mais bien pour les aider à réaliser un projet qui est le leur. Plus les gens sentiront que c'est leur projet et non celui du biologiste nord-américain, plus ils seront disponibles pour l'aider dans sa démarche.

Si les gens avaient plus senti que ce projet était le leur, les rôles de chacun dans la réalisation du projet auraient pu être établis plus clairement dès le départ avec les membres de l'association Verde Azul et les membres de la confrérie. Cette meilleure définition des rôles aurait probablement facilité plusieurs aspects du déroulement du projet, car tous auraient su ses responsabilités et les attentes des autres envers lui.

Finalement, une autre phase du système de Keally et Protheroe (1995) n'avait pas été bien appliquée dans le projet. Comme les gens ne sentaient pas que c'était leur projet, aucune relève n'était possible suite au départ du biologiste étranger. Plus d'énergie aurait dû être mise pour s'assurer qu'une personne était en mesure d'assurer la poursuite du projet. Des vulgarisateurs locaux auraient dû être formés pour s'assurer que les informations se rendent toujours aux membres de la communauté même après le départ du biologiste nord-américain. Selon Chenru (1986), la formation de vulgarisateurs locaux est un bon moyen pour augmenter l'intérêt des gens au projet. Chenru (1986) ajoute que ceci permet d'assurer que des personnes ayant la formation nécessaire à la poursuite du projet soient sur place après le départ du spécialiste expatrié. Les vulgarisateurs locaux seraient des personnes de la communauté ayant des connaissances de base en biologie. Il est plus facile pour un biologiste expatrié d'expliquer

les divers aspects d'un projet de conservation à des personnes ayant une base en biologie, qui à leurs tours pourraient s'assurer que les messages soient clairement expliqués à la population locale. De plus, une personne aurait dû être clairement mandatée pour la gestion de la suite du projet.

6.2 La place de la vulgarisation scientifique dans un projet de conservation à Jacaltenango

Comme dans tout projet de conservation, la vulgarisation scientifique revêt une importance toute particulière. Premièrement, deux types de publics différents sont présents : la communauté locale ainsi que les étudiants universitaires et les biologistes locaux qui ont requis la participation d'un biologiste nord-américain pour la réalisation de ce projet. Il est donc nécessaire d'adapter la vulgarisation en fonction du public avec qui le scientifique étranger discute. Avec les étudiants et les biologistes locaux, la vulgarisation en est plutôt une de haut niveau car les gens ont déjà des connaissances scientifiques dans le domaine. La vulgarisation, dans ce cas-ci, permet aux biologistes et aux étudiants du Guatemala d'acquérir les connaissances nécessaires pour assurer une gestion du projet à la suite du départ du biologiste nord-américain. Par contre, avec la communauté locale, la vulgarisation est de type grand public, car peu de personnes ont des connaissances scientifiques de bases dans cette communauté. La vulgarisation a plutôt comme objectif l'acceptation du projet par la population locale et donc son implication dans celui-ci. Pour susciter l'adhésion des gens au projet, il faut qu'ils le comprennent et en comprennent l'utilité. Dans ce cas, on souhaite vulgariser la problématique, le déroulement général des grandes étapes du projet, ainsi que les retombées que le projet aura dans leur vie et comment les membres de la communauté peuvent y participer.

6.3 Les outils de la vulgarisation scientifique à privilégier pour la réussite d'un projet de conservation avec la communauté Popti' de Jacaltenango

Le projet de conservation des fleurs de *Cola leon* et de *Candelaria* avec la communauté maya Popti' à Jacaltenango nous a montré à quel point le développement d'un projet de conservation peut être rempli d'obstacles. Nous savons maintenant que certains obstacles peuvent provenir du projet de conservation lui-même, mais que beaucoup d'obstacles proviennent du contexte de travail.

Une fois la relation de confiance établie entre la communauté locale et le biologiste nord-américain, celui-ci doit être en mesure d'expliquer toutes les notions plus scientifiques aux dirigeants des confréries, aux membres de l'association Verde Azul ainsi qu'aux membres de la communauté locale de façon à ce que tous aient les connaissances suffisantes pour être impliqués dans les décisions entourant le projet. C'est pourquoi le biologiste nord-américain doit être en mesure d'appliquer les principes de la vulgarisation les plus adéquats dans le contexte spécifique de la communauté Popti'. De plus il doit être en mesure de produire un document écrit, qui sera compréhensible pour les différents acteurs du projet. Ce document devrait contenir toutes les informations recueillies nécessaires à la poursuite de ce projet.

Néanmoins, il est difficile de croire que le biologiste sera rapidement en mesure de maîtriser le Popti' de façon à pouvoir vulgariser le contenu scientifique de son discours. De plus, le Popti' étant une langue maya, il risque de ne pas offrir le vocabulaire nécessaire aux explications. Toutefois, la maîtrise de l'espagnol est primordiale et est sans aucun doute l'outil le plus important du vulgarisateur. Dans la communauté Popti', l'espagnol est maîtrisé ou au moins compris par la quasi-totalité de la population, à l'exception de quelques aînés de certaines aldeas. Pour l'aspect de vulgarisation, l'espagnol est donc la langue à privilégier. L'apprentissage du Popti' peut s'avérer un avantage pour attirer l'attention des gens et les intéresser au projet. Comme nous l'avons observé les résidents de Jacaltenango apprécient

énormément l'effort fait par les Nord-Américains pour apprendre certains mots dans leur langue.

Avec la communauté Popti', l'utilisation de métaphores ou d'hyperboles peut s'avérer un piège dans lequel il est peut-être préférable de ne pas s'aventurer. Ces deux figures de style nécessitent une maîtrise de la langue à un niveau plus que correct ce qui est malheureusement rarement atteignable dans des contextes comme celui de la réalisation d'un projet comme celui réalisé à Jacaltenango, six mois étant très peu pour réellement arriver à maîtriser une langue. Dans le cas où la maîtrise de la langue est un obstacle à la bonne communication, le vulgarisateur étranger devrait passer par la formation de vulgarisateurs locaux.

La culture générale est le deuxième outil qui apparaît important à développer pour le biologiste travaillant dans un projet de conservation avec la communauté Popti'. Pour le biologiste nord-américain, l'acquisition de connaissances visant à améliorer sa culture générale devrait être orientée sur le contexte sociopolitique de la population Popti'. Ces connaissances sur la communauté lui permettront de capter l'attention, de susciter l'intérêt envers son projet et aussi de lui permettre d'utiliser d'autres outils comme les exemples, les supports visuels, les amorces ou encore l'humour. Sans une culture générale bien développée sur sa communauté d'accueil, il lui sera impossible d'être réellement efficace en vulgarisation avec la communauté locale, car il ne pourra pas bien adapter son discours à son public. Une partie de cette culture générale peut être acquise avant le départ, mais une grande partie pourra être acquise lors de la première phase du projet, celle de la création d'une relation de confiance avec la communauté locale.

Lorsque les deux premiers outils sont bien maîtrisés par le biologiste nord-américain, l'exemple peut s'avérer un outil très utile. Une attention toute particulière devrait être portée, dans un milieu interculturel, à l'utilisation d'exemples significatifs pour la population. On ne doit pas seulement porter attention à son niveau de connaissances sur le plan scientifique, mais

à ce que les exemples reflètent des choses existantes dans sa culture. Une chose évidente pour un Canadien ne l'est pas nécessairement pour un Guatémaltèque, car le référent n'existe peut-être pas chez lui. On doit se référer à des choses qui font partie de sa vie.

Dans un contexte où la langue utilisée n'est pas la langue maternelle de tous, l'utilisation de figures peut s'avérer un atout incroyable, car elle permet de s'assurer que les termes utilisés signifient bien la même chose pour tout le monde. De plus, les figures peuvent permettre d'imager des concepts qui peuvent être plus difficiles à décrire avec des mots pour le biologiste. Lors des rencontres pour la réalisation du projet, certaines personnes intéressées à s'impliquer dans le projet avaient des difficultés à lire. Pour s'assurer de garder l'intérêt de ces personnes les images sont à privilégier par rapport aux textes pour expliquer le projet ou des concepts reliés. Les titres sont importants pour attirer l'intérêt des gens, mais comme certaines personnes ne sont pas en mesure de les lire, ce n'est pas nécessairement ce qui sera le plus utile pour le vulgarisateur, car il ne rejoindra pas l'ensemble de son public.

Dans un projet où on espère l'implication de la population locale pour la poursuite des objectifs dans le futur, une structure comme la chronologique ou l'analytique peuvent être utiles pour bien faire comprendre d'où provient le projet et où on désire se rendre. Une structure démonstrative peut s'avérer utile dans des situations où le projet ou le plan d'action, par exemple, devraient être justifiés à la population pour obtenir son approbation. Dans le projet de Jacaltenango, la structure démonstrative aurait probablement facilité l'implication des gens, car en leur expliquant le plan d'action, ils peuvent voir dans quel partie du projet ils peuvent s'impliquer en fonction de leur connaissances ou de leur disponibilités.

L'humour est très culturel alors dans un contexte où le public n'est pas de la même culture, le recours à cet outil peut créer des situations embarrassantes et n'est donc pas nécessairement un bon outil pour le biologiste de la conservation à l'étranger. Pour utiliser l'humour dans un tel contexte, une connaissance de la communauté est plus qu'essentielle, de même qu'une

connaissance des sujets dont il est convenable de parler ou non. Lors des rencontres informelles avec les membres de la confrérie ou les membres de l'association Verde Azul, une attention doit être portée sur les sujets abordés et ceux qui ne le sont pas pour éviter tout malaise. L'amorce aussi est un outil plus difficile à utiliser en contexte interculturel avec la communauté Popti'. Lors de la rédaction de rapport pour la poursuite du projet, le biologiste nord-américain doit s'assurer qu'elle est bien adaptée à la culture locale car, si ce n'est pas le cas, elle risquerait de seulement alourdir le discours et de semer la confusion. La mise en contexte ou le questionnement sur des habitudes adaptées aux modes de vie des gens sont probablement plus adéquats que le mystérieux ou la fiction avec un public de culture différente.

Conclusion

Le but de cet essai était d'arriver à prioriser les outils de la vulgarisation scientifique qui pouvaient faciliter l'application d'une gestion participative dans un projet de conservation avec la communauté Popti' du Guatemala. Pour y arriver, il fallait premièrement bien comprendre ce qu'est la biologie de la conservation. Ainsi, il a été vu que la biologie de la conservation est un domaine qui tente d'intégrer des notions de plusieurs disciplines. C'est un domaine d'étude qui a comme principe fondamental le fait que la biodiversité a une valeur et que la disparition des espèces est maintenant rendue critique. Cependant, tous ne s'accordent pas sur ce qui doit être conservé de la biodiversité, ni sur la façon d'y parvenir. La biologie de la conservation laisse donc place à une multitude de projets pouvant servir plusieurs intérêts différents.

Le deuxième objectif de cet essai était de connaître les caractéristiques de la communauté ethnolinguistique Popti' du Guatemala. Il a été vu que cette communauté d'origine maya laisse encore beaucoup de place à la spiritualité maya ancestrale, malgré le mélange avec des valeurs de plus en plus occidentales. Les Popti' accordent beaucoup d'importance aux liens qu'ils ont avec la nature et les valeurs ancestrales mayas accordent un statut de protecteur de la nature à l'homme. Cependant, comme ils dépendent énormément de l'agriculture pour survivre, une dégradation importante des écosystèmes est observée sur le territoire Popti'.

Le troisième objectif de cet essai était de présenter la gestion participative ainsi que ses avantages dans un projet de conservation avec la communauté Popti'. Comme il a été expliqué précédemment, la communauté Popti' est très réticente face aux étrangers qui développent des projets dans leur région. La gestion participative est donc un mode de gestion idéal pour faciliter l'intégration du biologiste nord-américain, car il intègre les populations locales dans la prise de décision. De plus, la première étape de l'application d'un tel mode de gestion vise

l'établissement d'une relation de confiance entre le biologiste nord-américain et la communauté locale. Le biologiste nord-américain devrait investir énormément d'énergie lors de cette étape, car c'est ce qui lui permettra de réaliser par la suite son projet. De plus, la gestion participative vise à l'élaboration d'objectifs communs, le projet est donc autant celui de la population locale que celui du biologiste nord-américain. Le développement d'une telle coopération permet aussi de favoriser le lien de confiance avec la communauté locale. Pour arriver à une telle confiance de la population locale envers le biologiste nord-américain, le biologiste doit vulgariser toutes les informations nécessaires à la bonne compréhension du projet aux membres de la communauté locale de façon à ce qu'ils puissent prendre des décisions éclairées.

C'est l'atteinte de cette bonne vulgarisation qui est le but de cet essai. En connaissant les outils permettant de bien vulgariser les informations scientifiques à la communauté Popti', plusieurs obstacles à la réalisation du projet seront évités. Tel que décrit plus haut, les deux outils les plus importants pour arriver à bien vulgariser avec la communauté Popti' sont la maîtrise de l'espagnol et une bonne culture générale de la culture locale. C'est la maîtrise de ces deux outils qui permettra au biologiste nord-américain d'utiliser efficacement par la suite d'autres outils de vulgarisation comme l'exemple ou les supports visuels.

En résumé, un biologiste nord-américain qui désire développer un projet de conservation avec la communauté Popti' du Guatemala devra prioriser l'établissement d'une relation de confiance avec cette communauté. La réussite de cette relation de confiance passe par trois étapes importantes. Tout d'abord, elle passe par l'apprentissage, et idéalement la maîtrise, des deux langues locales par le biologiste nord-américain : le Popti', pour démontrer son intérêt envers la culture locale, et l'espagnol, pour la vulgarisation des concepts plus techniques. Ensuite, la relation de confiance passe par une bonne connaissance de la culture locale et finalement, par le développement d'un projet commun.

Liste des références

- Abdallah-Preteuille, M. (2006). La communication interculturelle : des signes d'appartenance aux symptômes d'une relation. *Intercultural Communication and Education : Communication et éducation interculturelle: Perspectives finlandaises*, Lang, P., ed. (Berne : Peter Lang SA), pp.19-31.
- Anderson H., T., Burkart, B., Clemons E., R., Bohnenberger H., O. Et Blount N., D. (1973). *Geology of the Western Altos Cuchumatanes, Northwestern Guatemala*. *GSA Bulletin* 84, 805-826.
- Auger, V. (2003). *La communication interculturelle et ses obstacles. Essai de maîtrise*, Université de Sherbrooke, Sherbrooke.
- Barna, L.M. (1997). *Stumbling Blocks in Intercultural Communication*. *Intercultural communication: A Reader*, eighth edition, Samovar, L.A., Porter, R.E. eds. (USA: Wadsworth Publishing Company), pp. 370-378.
- Barrette, C., Gaudet, E., et Lemay, D. (1996). *Guide de communication interculturelle* 2^e édition (Saint-Laurent : éditions du renouveau pédagogique).
- Beauchesne, A. (1991). *Éducation et pédagogie interculturelles : Guide de formation*, 2^e livret (Sherbrooke : Édition du CRP).
- Beudet, C. (2000). *La vulgarisation scientifique est-elle possible?* *Technostyle* 1, 135-148.

- Bérard, S. et Grenier, S. (2002). Guide pratique de communication scientifique (Montréal : ACFAS).
- Bolay, J. (2004). Globalisation du monde, développement durable et coopération scientifique. Coopération et développement durable : vers un partenariat scientifique Nord-Sud, Bolay, J. et Schmid, M., eds. (Lausanne : Presses polytechniques et universitaires romandes), pp. 11-40.
- Brown, K. (2002). Innovations for conservation and development. *The Geographical Journal* 168, 6-17.
- Brunel, S. (1997). La coopération Nord-Sud. (Paris: Les presses universitaires de France).
- Callicott, J.B. (2006). Conservation Values and Ethics. *Principles of Conservation Biology*, third edition, Groom, J.M., Meffe, G.K., Carroll, C.R., eds. (Sunderland: Sinauer Associates), pp. 111-135.
- Camposeco, A. et Oxlaj, J.A. (2003). Identidad Popti' y Kaqxhiquel en Guatemala : La visión de la Juventud. (Guatemala ciudad : Universidad de San Carlos de Guatemala).
- Chan, K.M.A. (2008). Value and Advocacy in Conservation Biology: Crisis Discipline or Discipline in Crisis? *Conservation Biology* 22, 1-3.
- Chenru, S. (1986). La vulgarisation scientifique en Chine rurale : 800 millions d'agriculteurs s'initient à la science. *Impact : Science et société* 36, 451-464.
- Cook, G. (1997). *Crosscurrents in Indigenous spirituality* (New York: E.J. Brill).

- Curtin, C. (2007). Integrating Landscape and Ecosystem Approaches Through Science-Based Collaborative Conservation. *Conservation Biology* 21, 1117-1119.
- Damiani, O. (2002). *Organic Agriculture in Guatemala - A Study of Coffee Producer Association in the Cuchumatanes Highlands*. (Rome : International Fund for Agricultural Development).
- Demers, M. (1994). *La diffusion et l'enseignement des sciences à leur mieux* (Québec : Les éditions Hélio inc.).
- Désautels, J., Larochelle, M. (1989). *Qu'est-ce que le savoir scientifique?* (Québec : Les Presses de l'Université Laval).
- Dorado, M.R. (2004). Catorce tesis sobre la religión maya. *Revista Española de Antropología Americana* 35, 7-32.
- Gabas, J. (2002). *Nord-Sud : L'impossible coopération ?* (Paris : Presse de sciences Po).
- Gayraud, V., Garci, A., Krebs, B., Porlier, B., Paris, S. (2006) *Guatemala - Belize -Yucatán*. (Singapour: Gallimar Loisirs).
- Giles, H., Franklyn-Stoker,A. (1989). *Communicator Characteristics*. *Handbook of International and Intercultural Communication*, Asante, M.K., Gudykunst, W.B., eds. (Newbury Park, London, New Delhi: Sage Publications), pp. 117-144.
- Girard, R. (1954). *Le Popol-Vuh* (Paris : Payot).

Gouvernement du Québec (2002). L'eau. La vie. L'avenir. Politique nationale de l'eau. (Québec : Gouvernement du Québec).

Gudykunst, W.B., Ting-Toomey, S., Bradford, J.H., Schmidt, K.L. (1989). Language and Intergroup communication. Handbook of International and Intercultural Communication, Asante, M.K., Gudykunst, W.B., eds. (Newbury Park, London, New Delhi: Sage Publications), pp. 145-162.

Guitel, V. (2006). Déjouez les pièges des relations interculturelles et devenez un manager de l'international (Le Mans : Gereso).

Houtan, K.V. (2006). Conservation as Virtue: a Scientific and Social Process for Conservation Ethics. *Conservation Biology* 20, 1367-1372.

Islebe, G.A. (1993). List of flora of the Subalpine Forest of the Altos Cuchumatanes Mountains, Guatemala. *Brenesia* 39-40, 131-135.

Jinchereau, F., Proulx, J. (1993). Guide de formation en communication interculturelle (Sherbrooke : Édition Provisoire).

Keally, D.J. (2001). L'efficacité interculturelle: une étude des conseillers techniques canadiens à l'étranger 2^e édition (Canada : Ministère des affaires étrangères et du commerce international).

Keally, D.J. et Protheroe, D.R. (1995). Les collaborations interculturelles (Canada : Ministère des affaires étrangères et du commerce international).

- Keough, H.L., et Blahna, D.J. (2006). Achieving Integrative, Collaborative Ecosystem Management. *Conservation Biology* 20, 1373-1382.
- Koontz, T.M., et Bodine, J. (2008). Implementing Ecosystem Management in Public Agencies: Lessons from the U.S. Bureau of Land Management and the Forest Service. *Conservation Biology* 22, 60-69.
- Ladmiral, J., Lipiansky, E.M. (1989). *La communication interculturelle* (Paris : Armand Colin Éditeur).
- Laszlo, P. (1993). *La vulgarisation scientifique* (Paris : Presses universitaires de France).
- Lusting, M.W., Koester, J. (1999). *Intercultural Competence: Interpersonal Communication Across Cultures* (New York : Addison Wesley Longman).
- Malavoy, S. (1999). *Guide pratique de vulgarisation scientifique* (Montréal : ACFAS).
- Meffe, G.K., Carroll, R.C., et Groom, M.J. (2006a). What is Conservation Biology? Principles of Conservation Biology, third edition, Groom, J.M., Meffe, G.K., Carroll, C.R., eds. (Sunderland : Sinauer Associates), pp. 3-25.
- Meffe, G.K., Groom, M.J., et Carroll, C.R. (2006b). Ecosystem Approaches to Conservation : Responses to a Complex World. Principles of Conservation Biology, third edition, Groom, J.M., Meffe, G.K., Carroll, C.R., eds. (Sunderland: Sinauer Associates), pp. 467-507.
- McNeely, J.A. (2006). Systems or species? Approaches to conservation for the 21st century. *Integrative zoology*, 2, 86-95.

- Nelson, R. (1976). *Popol Vuh* (Boston : Houghton Mifflin Company).
- Noss, R.F. (2007). Values Are a Good Thing in Conservation Biology. *Conservation Biology* 21, 18-20.
- Paquin, G. (1992). *Petit Guide de vulgarisation scientifique* (Montréal : ACFAS).
- Perron, G. (1997). *La gestion participative : mobilisez vos employés* (Montréal : les éditions transcontinental inc.).
- Philippe, M. et Rajaud, Y. (1980). *Les structures participatives de développement : pour un management de concertation d'initiative et de responsabilité* (Paris : Entreprise moderne d'édition).
- Porter, R.E., et Samovar, L.A. (1997). *An introduction to Intercultural communication. Intercultural communication: A Reader, eighth edition*, Samovar, L.A., Porter, R.E. eds. (USA : Wadsworth Publishing Company). pp. 5-26.
- Primack, R.B. (2006). *Essentials of Conservation Biology fourth edition* (Sunderland : Sinauer Associates).
- Raïche, J. (2005). *Organisme de bassin versant : Gestion ou gouvernance, Vecteur environnement* 38, 11-13.
- Ramstad, K.M., Nelson, N.J., Paine, G., Beech, D., Paul, A., Paul, P., Allendorf F.W., Daugherty, C.H. (2007). *Species and Cultural Conservation in New Zealand: Maori Traditional Ecological Knowledge of Tuatara*. *Conservation Biology* 21, 455-464.

- Redford, K.H., Coppolillo, P., Sanderson, E.W., Da Fonseca, G.A.B., Dinestein,E., Groves, C., Mace, G., Maginnis, S., Mittermeier, R.A., Noss, R., *et al.* (2003). Mapping the Conservation Landscape. *Conservation Biology*, *1*, 116-131.
- Robinson, J.G. (2006). Conservation Biology and Real-World Conservation. *Conservation Biology* *20*, 658-669.
- Saint-Germain, I. (2004). Le passage de l'Article scientifique au texte vulgarisé : Analyse de la structure, du contenu et de la rhétorique des textes. Mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, Sherbrooke.
- Sasseville, J-L. et Maranda Y. (2000). L'administration publique de l'eau par bassin versant, *Vecteur environnemental*, *35*, 32-42.
- Schwartz, M.W. (2006). How Conservation Scientists Can Help Develop Social Capital for Biodiversity. *Conservation Biology* *20*, 1550-1552.
- Sharafuddin, A.M. (1986). Point de vue sur la vulgarisation scientifique dans l'optique du Tiers Monde. *Impact : science et société* *36*, 403-410.
- Spitzberg, B.H. (1997). A model of Intercultural Communication Competence. *Intercultural communication: A Reader*, eighth edition, Samovar, L.A., Porter, R.E. eds. (USA : Wadsworth Publishing Company), pp. 379-391.
- Thompson, C.D. (2005). The Jacalteco Maya: Natives of Bleeding Land. *Indigenous diasporas and dislocations*, Thompson, C.D. et Harvey, G. eds. (Aldershot : Ashgate), pp. 63-84.

- Thouin, M. (2006). La vulgarisation scientifique, œuvre ouverte (Rouyn-Noranda : Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue).
- Ting-Toomey, S.(1997). Managing Intercultural Conflicts Effectively. Intercultural communication: A Reader, eighth edition, Samovar, L.A., Porter, R.E. eds. (USA: Wadsworth Publishing Company), pp. 392-404.
- Valdez, A. (2000). Inculturación de la Fe y Espiritualidad Maya. Reflexiones, Universidad de San Carlos de Guatemala instituto de estudios interétnicos 3, 1-60.
- Veenhuizen, D.V. (2001). Communications interculturelles entre l'université de Sherbrooke (l'IRECUS) et la Universidad de Costa Rica (la Escuela de Administración pública) (Institut de recherche et d'enseignement pour les coopératives de l'Université de Sherbrooke : Sherbrooke).
- Villatoro, J.C.L., Aceituno, C.R., Sosa, E.F., Sánchez, M.A.,Pascual, L.L., Saucedo, C.A., López, G.A., López, W.P. et Macario, L.M. (2002a). Caracterización del municipio de Jacaltenango del departamento de Huehuetenango. (Huehuetenango : SEGEPLAN-USIGHUE).
- Villatoro, J.C.L., Aceituno, C.R., Sosa, E.F., Sánchez, M.A.,Pascual, L.L., Saucedo, C.A., López, G.A., López, W.P. et Macario, L.M. (2002b). Caracterización del municipio de Santa Ana Huista del departamento de Huehuetenango. (Huehuetenango : SEGEPLAN-USIGHUE).
- Vulpe, T., Kealey, D., Protheroe, D., MacDonald, D. (2000). Profil de la personne efficace sur le plan interculturel (Canada : Ministère des affaires étrangères et du commerce international).

Wood, C.C. et Gross, M.R. (2008). Elemental Conservation Units : Communicating Extinction Risk Without Dictating Targets for Protection. *Conservation Biology*, 22, 36-47.

Annexe 1

Compétences améliorant l'efficacité interculturelle

Tableau A1 : Compétences améliorant l'efficacité interculturelle d'un expatrié

Compétence favorisant le travail en milieu interculturel	Actions qui en découlent
Adaptation	<ol style="list-style-type: none"> 1. Est en mesure de s'adapter au milieu et de surpasser le choc culturel 2. Arrive à vivre dans son milieu d'accueil, mais en plus apprécie la situation enrichissante qu'il lui est possible de vivre. 3. Modifie légèrement son comportement de façon à mieux s'ouvrir à la culture d'accueil.
Attitude de modestie et de respect	<ol style="list-style-type: none"> 1. Montre du respect pour la culture locale dans les attitudes et comportements qu'il adopte 2. Sait faire preuve d'humilité : il ne cherche pas à être connu ou à attirer l'attention sur lui. 3. A assez confiance en lui pour promouvoir sa mission et ses objectifs
Compréhension du concept de culture	<ol style="list-style-type: none"> 1. Est en mesure de conceptualiser l'effet de la culture sur l'ensemble des êtres humains et dans l'ensemble des sociétés à travers le monde 2. Est conscient de son propre cadre de référence culturel et des problématiques qui peuvent y être liées lors du contact avec l'autre culture.

Compétence favorisant le travail en milieu interculturel	Actions qui en découlent
Connaissance du pays hôte et de sa culture	<ol style="list-style-type: none"> 1. Démontre le désir de connaître l'autre culture 2. Est informé sur l'histoire, la géographie, les coutumes, les différents aspects socioéconomiques et politiques du pays hôte. 3. A des connaissances sur les processus de gestion locaux et sur les organisations avec lesquelles il aura à travailler
Entregent	<ol style="list-style-type: none"> 1. A des habiletés à entrer en contact et à socialiser avec les résidents locaux et les collègues de travail 2. Aide à la bonne réalisation de l'ouvrage en aidant les gens de différentes cultures à travailler conjointement
Connaissance de soi	<ol style="list-style-type: none"> 1. A une bonne connaissance de sa propre culture ainsi que des modes de pensée qui en découlent 2. Connait ses forces et ses faiblesses dans des conditions de travail à l'étranger 3. Connait et sait contrôler ses réactions lors de situations ambiguës 4. A conscience de ses méthodes de travail habituelles (style de gestion, organisation personnelle)
Communication interculturelle	<ol style="list-style-type: none"> 1. Est en mesure de se faire comprendre et de faire comprendre ses opinions sans ambiguïté malgré les différences culturelles 2. Affronte ses peurs face à l'apprentissage d'une autre langue et les erreurs qu'il pourrait commettre 3. A une connaissance suffisante de la langue locale pour lui permettre de démontrer son intérêt envers les gens qu'il rencontre 4. Arrive à s'identifier aux gens au-delà de la différence interculturelle

Compétence favorisant le travail en milieu interculturel	Actions qui en découlent
Compétences organisationnelles	<ol style="list-style-type: none"> 1. Arrive à trouver l'équilibre entre les compromis pour s'adapter à l'autre et garder son identité culturelle 2. Arrive à créer un réseau important d'intervenants autant au niveau local qu'international 3. Arrive à créer un consensus entre les intervenants locaux et les intervenants étrangers 4. Arrive à rester concentré sur l'objectif de sa mission malgré la gestion des désaccords interculturels 5. Arrive à bien évaluer les capacités de l'organisme avec lequel il travaille 6. Arrive à travailler efficacement sans l'ensemble des ressources auxquelles il a accès normalement dans son pays.
Engagement personnel et professionnel	<ol style="list-style-type: none"> 1. A un intérêt à contribuer à la collectivité locale et démontre son enthousiasme 2. A des attentes claires et réalistes

This document was created with Win2PDF available at <http://www.win2pdf.com>.
The unregistered version of Win2PDF is for evaluation or non-commercial use only.
This page will not be added after purchasing Win2PDF.